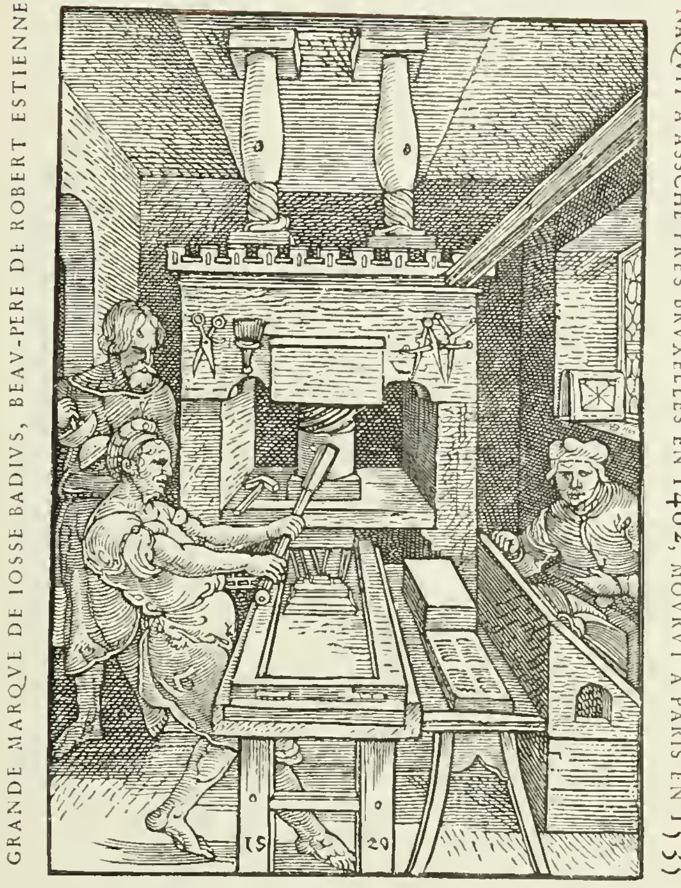


IEAN GVTENBERG

PREMIER MAITRE IMPRIMEVR

Ses faits & diſcours les plus dignes d'admiration, & ſa mort.

Ce récit fidèle, écrit par Fr. Dingelſtedt, eſt ici traduit de l'allemand en françois par Guſtave Revilliod.



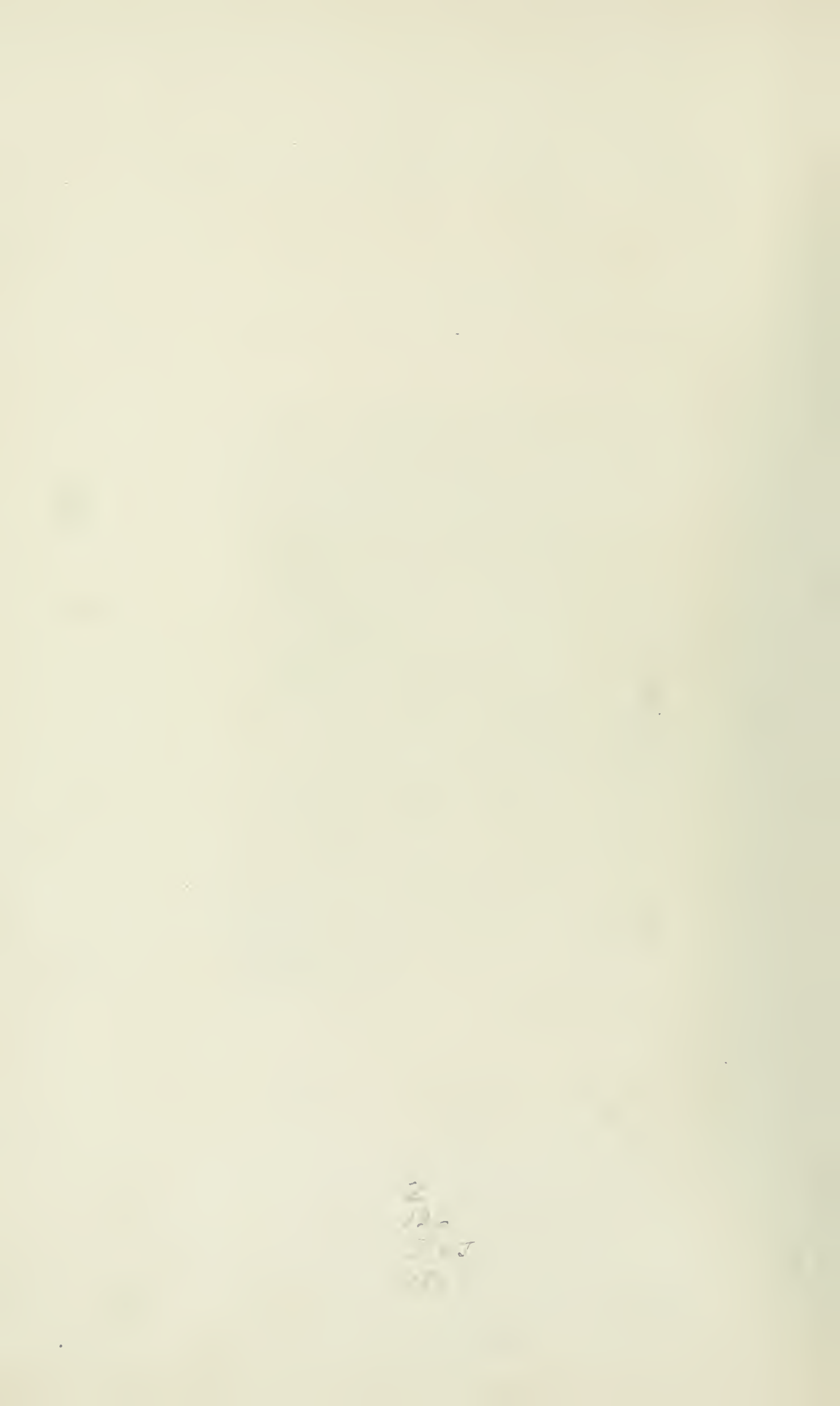
GRANDE MARQVE DE IOSSE BADIVS, BEAV-PERE DE ROBERT ESTIENNE

NAQVIT A ASSCHE PRES BRVXELLES EN 1462, MOVRVT A PARIS EN 1535

A GENEVE

Par Jules Guillaume Fick, Imprimeur.

1858



IEAN GVTENBERG.

* *
*

Comme quoi Iean Fuſt, Maître Imprimeur dans la ville de Maïence, donna ſa fille Chriſtine pour femme à Pierre Schœffer, ſon aſſocié, & ce qu'il en advint. Chapitre I.

VNE noce! — quel mot plein de joie, mais quelle choſe bien plus joyeuſe encore! Cependant c'eſt à peine ſi vous, qui vivez de nos jours, pouvez vous faire une idée de ce qu'étoit une noce au bon vieux temps, car vous n'en avez plus aujourd'hui que l'ombre, & l'ombre pâle. Des invités, parmi leſquels l'époux & le miniſtre, de la tête aux pieds tout de noir habillés, une grande chambre meublée à la mode du jour, une table carrée fort proſaïque, ſur laquelle on va ſigner le contrat & un quart d'heure après ſervir le repas, le tout accompagné des compliments les plus fades, les plus rebattus, des plus froides cérémonies...... non, non, fi! de vos noces d'à préſent.

Lecteur, il vous auroit fallu vous trouver à l'heure indiquée au grand Saint-Humbert à Maïence, dans la rue qui ſe nomme préſentement la rue des Savetiers, & qui portoit alors le nom de Saint-Quentin, car ce dont je vous parle ſe paſſoit en l'an de grâce mil quatre cent ſoixante & un; devant que Maïence fût devenue une fortereſſe fédérale. Que c'étoit là une noce dans le vrai

ſens du mot! le beau, le magnifique temps pour les noces! A l'inſtant où la cloche frappa le coup de midi, le cortége paré de ſes plus ſuperbes habits ſortit de l'égliſe de Saint-Quentin, & ayant tourné le coin de la rue des Savetiers prit le chemin de la maiſon du grand Saint-Humbert. Tout le long ſur ſon paſſage il fut accompagné des cris joyeux de la foule; bourgeois & bourgeoiſes ouvrirent leurs petits carreaux plombés pour avancer curieuſement leurs têtes; & comme les gamins couroient malicieuſement derrière les gens de la noce cherchant à houſpiller le marié, ainſi que l'uſage le veut encore de nos jours! un des ſeuls uſages reſtés du bon vieux temps, mais aujourd'hui ce ne ſont plus ſeulement les gamins qui houſpillent.

Le ſoleil éclairoit de ſes rayons les plus brillants & les plus chauds la maiſon du grand Saint-Humbert, car on comptoit le quatorzième d'Août, alors que Chriſtine Fuſt, la digne fille de l'imprimeur Iean Fuſt, venoit d'épouſer l'aſſocié de ſon père, Pierre Schœffer de Gernsheim; auſſi la maiſon de l'imprimeur étoit-elle ce jour-là ouverte à tout venant; les preſſes ſi noires d'ordinaire, ſi myſtérieuſes, étoient couronnées de fleurs; les vis, les leviers, les bois ne gémiſſoient plus ſous les bras nerveux des ouvriers; le papier & le parchemin giſoient délaiſſés dans un coin. Tous s'étoient rendus à l'égliſe de Saint-Quentin pour y aſſiſter au mariage, les ouvriers revêtus de leurs plus beaux habits ſe tenoient rangés en une forte troupe autour de leur doyen qui portoit haut & ferme la bannière de la corporation ornée de l'aigle impériale. Le bourgmeſtre lui-même, Iacob Fuſt, frère de l'imprimeur, maître orfèvre, riche au delà de toute croyance, étoit venu en perſonne honorer de ſa préſence la noce de ſa



nièce; auſſi comment en vouloir au père de la mariée qui marchoit fièrement en tête de la bande, ayant au bras ſon frère, grand ſeigneur & grand orfèvre, s'il ne jetoit en paſſant à la multitude que quelques regards paſſablement dédaigneux; il eſt vrai qu'il adreſſoit certains légers ſourires plus bienveillants aux fenêtres d'où mainte petite voix argentine lui crioit à ſon paſſage: « Bien du bonheur, Maître Fuſt! » — ou encore: « La paix & la bénédiction ſoient ſur la maiſon de l'imprimeur! »

Pour être fidèle à la vérité, il faut avouer que le couple que l'on venoit d'unir n'étoit plus de la première jeuneſſe, & ſi le marié n'avoit guère rien de commun avec Adonis ou Apollon, la mariée, d'autre part, s'éloignoit de tous points de cette image de la beauté que nous a laiſſée l'antiquité, telle qu'on peut la voir encore dans la galerie de Médicis. Que ceci ne vous ſurprenne pas trop, lecteur! Pierre Schœffer étoit déjà connu en 1449 à l'académie de Paris pour ſon habileté en calligraphie, il avoit dès lors rendu de bien grands ſervices à Maître Fuſt qui le choiſiſſoit pour ſon gendre; vous le voyez, au temps dont nous parlons, il n'étoit depuis longtemps pour Schœffer plus queſtion de jeuneſſe ni d'enjouement. Chriſtine, d'autre part, avoit dû donner chez ſon époux la préférence aux qualités morales; elle s'étoit déclarée prête à accorder ſa main à l'étranger ſans patrie, le jour où celui qui n'étoit alors que l'ouvrier de ſon père viendroit dépoſer à ſes pieds ſur un couſſin de velours rouge un exemplaire de l'admirable pſautier de l'an 1457. Oui, ce ne fut pas avant, que Chriſtine conſentit à abandonner ſa main à celle de Schœffer, à cette main qui avoit deſſiné les initiales du pſautier, qui les avoit enluminées de ſi brillantes couleurs, & avoit rangé les beaux types, ce dont

elle étoit, prétendoit-on malicieufement, reftée tant foit peu barbouillée d'encre d'imprimerie.

Les fiançailles datoient de l'année 1457; mais comme le père avoit tenu, avant que le mariage s'accomplît, à éprouver le caractère & le talent de fon ouvrier, il avoit mis pour condition l'achèvement de la grande Bible latine en deux volumes. Le jour de la Saint-Iean 1462 l'on mit pour la dernière fois la main à l'œuvre; Pierre Schœffer écrivit fur le dernier feuillet les mots indiquant que l'ouvrage étoit achevé, il imprima à côté les armoiries de fon futur beau-père, & le quatorze Août fuivant on livra la Bible au public en même temps qu'on communiquoit le mariage. Iean Fuft, comme il le difoit fournoifement, mit ce jour-là deux tréfors en lumière, l'un en commun avec Schœffer, l'autre il le lui abandonnoit généreufement.

Auffi les deux tréfors occupoient chacun fa place d'honneur. Chriftine brilloit aux yeux du public vêtue d'une robe en gros velours rouge, comme les filles de la bourgeoifie n'en portoient guère encore à cette époque; fa petite couronne blanche étoit retenue fur fes cheveux par un cordon de perles de Venife, préfent que fon oncle le bourgmeftre lui avoit envoyé le matin même &, il faut le dire, les perles ne lui fevoient point mal. La Bible, de fon côté, avoit eu fes crochets d'argent frottés & rendus luifants; ouverte fur une table, elle y brilloit à l'édification & à l'admiration de tous les affiftants.

Si à ce bout de la table, préfidé par le bourgmeftre, ayant à fes côtés, à droite & à gauche, une des parts du nouveau couple, régnoit une certaine folennité, au bas bout, en revanche, autour de la longue table dreffée pour les ouvriers, fiégeoit la gaieté la plus bruyante & la plus expanfive. Cette coutume patriarcale qui vouloit que le

chef de famille, après avoir goûté d'un plat, dît une prière en commun avec tous les aſſiſtants, cette coutume, au temps qui nous occupe, étoit déjà, dans les familles les plus riches, tombée en déſuétude; ſeulement, quand il ſe trouvoit, comme ce jour-là, un dignitaire à la table, il devoit y régner une gravité particulière, on étoit tenu d'y obſerver un décorum des plus grands. Nobleſſe oblige, dit le proverbe, auſſi ne ſerons-nous pas ſurpris ſi le bourgmeſtre, au lieu de prendre part à la joyeuſe hilarité de ſes parents, des ouvriers ſurtout, promenoit devant lui des yeux ſouvent inquiets ou penſifs. Les ſoucis du gouvernement aſſombriſſoient ſon regard, ridoient parfois ſon grand & beau front.

C'eſt qu'un temps plein d'alarmes peſoit alors ſur la bonne ville de Maïence. Deux bâtons croſſés s'entrechoquoient rudement pour ſavoir auquel des concurrents demeureroit la poſſeſſion du ſiége archi-épiſcopal, & comme il arrive d'ordinaire dans de ſemblables conflits, les coups tomboient moins rudes & moins nombreux ſur le dos des hautes parties combattantes, que ſur le dos des victimes, objets de la conteſtation. Un an auparavant l'archevêque Dietrich d'Iſembourg avoit dû ſe démettre de ſa charge pour n'avoir pas ſuffiſamment reſpecté l'autorité de ſon berger ſpirituel, & Adolfe de Naſſau, nommé archevêque à ſa place, ſe préparoit le plus ſérieuſement du monde à venir à main armée expulſer un prédéceſſeur qui n'avoit l'air rien moins que décidé à céder le poſte de bon gré. Tous les pays du Rhin, le Palatinat, la Bavière, le Würtemberg, le Brandebourg même, avoient pris parti dans la querelle pour l'un ou pour l'autre; dans la ville de Maïence, Dietrich d'Iſembourg comptoit des partiſans encore en charge à côté de ceux qui favoriſoient

en ſecret le nouvel ordre de choſes, & rivaux ou ennemis étoient en préſence, pleins d'une animoſité qu'ils ne cherchoient guère à diſſimuler. A cette cauſe de diſſenſion venoit s'ajouter la querelle des bourgeois & des nobles, querelle qui datoit de quarante années auparavant, & n'étoit alors rien moins que complétement aſſoupie; des deſcendants des familles émigrées, revenus de l'étranger, parcouroient la ville, excitant les mécontents; eux-mêmes n'attendoient que l'occaſion de reconquérir dans un bouleverſement univerſel les droits qu'ils avoient perdus.

Voilà ce qui préoccupoit d'une manière bien grave l'eſprit du bourgmeſtre de Maïence, le Seigneur Iacob Fuſt, & lui laiſſoit au dîner de noce de ſa nièce Chriſtine à peine le loiſir de penſer à autre choſe qu'à tous ſes durs ſoucis. Quelque bruyant vivat ſe portoit-il au bas bout de la table, venoit-on à la porte de la ſalle chanter une joyeuſe ballade en l'honneur des nouveaux mariés, tout auſſitôt le bourgmeſtre ſe redreſſoit d'un air d'angoiſſe ſur ſon grand fauteuil de chêne ſculpté, puis commandant le ſilence à tous les conviés: « Nous vivons, leur diſoit-il en hochant la tête, dans un temps de malheur! » Et ſon frère l'imprimeur de ſe faire ſon écho & de hocher la tête à l'exemple du dignitaire. Pour le marié, il étoit de la plus belle humeur, car les préoccupations de ſon oncle le bourgmeſtre ne le touchoient que fort médiocrement: « Eh quoi! diſoit-il aux invités, ne ſommes-nous pas ici dans notre ville libre de Maïence, ſous la protection de la houlette paſtorale de Sa Grandeur notre Archevêque que Dieu daigne garder? Laiſſez, laiſſez Monſeigneur de Naſſau intriguer & cabaler à ſa fantaiſie; tant que le Rhin coulera entre lui & nous, tant que nos bonnes murailles nous

défendront, nous pourrons rire fans crainte de Sa Grandeur. De plus, notre art, notre bel art, ne commence-t-il pas à fleurir, d'année en année davantage; n'avons-nous pas cinq bonnes preffes à l'atelier, n'avons-nous pas cinquante bras vigoureux tout le jour en action pour nous fervir? Allons, notre feigneur oncle, allons, notre digne père, laiffez-là vos terreurs & vos fcrupules! Rempliffez vos gobelets, & faites-moi raifon quand je vous dis: Vive le noble métier d'imprimeur, trois fois vivat! »

Les convives répondirent à cet appel & le bruit de la fanté qu'ils venoient de porter retentiffoit encore, quand on entendit fur l'efcalier aboutiffant à la falle un tapage extrême, mélange confus de voix & de pas, qui fembloit indiquer des gens qui fe querelloient. Le maître du logis étoit fur le point de fe lever pour fe rendre en perfonne au lieu d'où partoient les cris, afin de rappeler à l'ordre les perturbateurs, quand foudain la porte s'ouvrit. Sur le feuil parurent deux ouvriers, qui traînoient par le bras un troifième perfonnage, lequel à en juger fur fa mine & fon âge ne devoit être qu'un apprenti: « Maître, cria le moins jeune des trois, tiens, voici un blanc-bec qui ne fe fait pas fcrupule de troubler ta fête, en venant jufque dans ta maifon injurier ton art & ton noble métier. » — « Oui, c'eft vrai, ajouta le fecond, mais nous ne le fouffrirons pas, duffé-je de ma vie ne retoucher un caractère d'imprimerie, ni la joue d'une jolie fille! »

« C'eft le Strasbourgeois qui ment, » fe mit alors à crier le jeune garçon, en s'arrachant avec effort à l'étreinte de fes deux accufateurs. « Ie n'ai point dit de mal de vous ni de votre art; ce font eux qui ont lancé des mauvaifes paroles contre votre gendre, & même contre la Dame Chriftine votre fille; alors, Maître, voyez-vous,

je n'ai pas pu le ſupporter; mon ſang françois s'eſt révolté! » — « Paix dans cette maiſon, leur répondit Fuſt d'un ton de commandement; toi Strasbourgeois, qui es le plus âgé, tu parleras le premier, & vous deux lâchez le Pariſien! »

« Maître, nous étions là-bas aſſis à boire de la bière comme votre honorable ſociété, ſur votre reſpect, eſt aſſiſe ici à préſent à boire du vin; nous chantions, nous buvions, nous riions; pas une âme ne penſoit à la moindre querelle. Tout à coup, je venois de lâcher un innocent petit bon mot, comme c'eſt volontiers aſſez la coutume à nos noces d'Allemagne.... »

« Strasbourgeois, quel étoit ce bon mot? allons! ſois franc, tout à fait franc. »

« J'ai, répondit l'ouvrier en héſitant, j'ai dit..... »

Ici le Pariſien, avec ſa vivacité françoiſe, interrompit l'autre tout ſoudain & répéta le bon mot en queſtion, certaine plaiſanterie, aſſaiſonnée d'un fort gros ſel, telle qui peut être encore en uſage dans une noce à la campagne, mais qui ne ſauroit ſe répéter ici ſans inconvenance.

Le plus bruyant des éclats de rire, dont partit dans l'aſſemblée toute la partie maſculine y compris le digne bourgmeſtre Iean Fuſt, répondit à cette communication inattendue; le marié ſeul ſe ſentit ſaiſi de colère, & ayant peine à ne pas montrer ſon embarras, fit un bond ſur ſon ſiége, tandis que Chriſtine, ſa douce moitié, avoit ſon viſage qui s'empourproit plus druement que le velours dont ſa robe étoit faite.

Le Strasbourgeois, enhardi par l'heureux ſuccès de ſon bon mot & par l'excellent accueil qu'il venoit de recevoir, ſe prit à jeter un coup d'œil plein d'une triomphante

phante ſatiſfaction ſur le petit Pariſien qui demeuroit là tout interloqué & ahuri; en cet inſtant une œillade très-pudibonde que Dame Chriſtine lui lança à la dérobée le récompenſa de ſa conduite toute chevalereſque. Le vieil ouvrier reprit ſa harangue :

« Maître, vous le voyez, dit-il, c'eſt à propos de cette plaiſanterie innocente que le gamin welche a pouſſé de tels cris; il a prétendu que l'honneur de votre maiſon étoit compromis ainſi que celui de la Dame votre fille, & Dieu me faſſe la grâce de n'y toucher; là-deſſus il a donné un grand coup de poing ſur la table, enfin il a agi comme un fou. Le Francfortois qui eſt là s'eſt efforcé par une remontrance paternelle de le ramener à la raiſon; nous nous ſommes raſſis derrière nos hanaps, mais ne voilà-t-il pas le gamin qui recommence. Nous buvions enſemble à la ſanté de l'art de l'imprimerie, qu'il pût durer au moins mille ans, quand tout à coup, avec ſes deux petits fuſeaux de jambes il ſaute d'un bond ſur la table, les hanaps tombent, & il ſe met à crier que nous ne devons pas oublier celui qui a inventé le premier le métier, l'auteur de notre fortune à tous, celui qui a révélé notre bel art au monde. Tous deux nous ouvrons la bouche fort grande, que le Seigneur daigne nous pardonner notre péché, le gamin dit qu'il va nous parler de la Trinité ſainte, & il ſe met à crier de toute la force de ſes poumons juſqu'à ſe déchirer la gorge : « Vive Gutenberg, vive Maître Iean Gutenberg de Maïence! » Le Francfortois alors le ſaiſit par une jambe, moi par l'autre, nous le tirons à bas de la table, & nous l'amenons ici; le voici qu'il eſt là devant vous celui qui, dans votre propre maiſon, n'a pas craint de rendre tous les honneurs à Gutenberg. » Le Strasbourgeois ſe tut. Au nom de Guten-

berg la ſociété avait été ſaiſie d'un embarras viſible; dans les regards de quelques-uns des convives brilloit je ne ſais quel rayon d'une joie moqueuſe. Pierre Schœffer baiſſant les yeux eſſaya aſſez maladroitement de rajuſter la collerette de ſa chemiſe, pendant que Maître Fuſt, qui ne ſe ſoucioit guère ſans doute de rencontrer l'œil de feu du petit Pariſien, promenoit ſes regards alternativement de l'ouvrier de Francfort à celui de Strasbourg.

« Enfants, reprit-il après un inſtant d'une attente pénible, enfants, vous n'êtes que des ſots, que des fous: à quoi bon, dans un jour comme celui-ci, vous embarraſſer de niaiſeries pareilles? Laiſſez Gutenberg où il eſt, & jouiſſons en paix des biens que Dieu nous donne! »

« Maître, s'écria le petit François du ton de l'inſpiration & ſans crainte d'interrompre Fuſt, c'eſt ce que nous avons fait; mais permettez-moi de vous dire un mot, un ſeul, digne dans ſa franchiſe du grand art que nous exerçons; ſi tout ce monde penſe aujourd'hui à vous & à Maître Pierre Schœffer de Gernsheim, à ſa fonderie de caractères, à ſon habileté à graver, à enluminer, à imprimer, devons-nous pour cela oublier l'homme grâce à qui nous ſommes devenus ce que nous ſommes; c'eſt pourquoi je le dis encore une fois, & que tous ceux qui ſe ſentent le cœur bien placé le répètent après moi: Vive Gutenberg de Maïence, le premier imprimeur du monde, qu'il vive! »

En trois bonds & ſans qu'on eût pu l'en empêcher, l'audacieux garçon avoit atteint la table, où il ſaiſit une des coupes pleines & la vida d'un trait. Il venoit de la repoſer avec fracas quand Maître Fuſt, rouge de colère, repouſſa bruſquement l'enfant: « Malheureux! lui cria-t-il d'une voix étouffée par le dépit, qu'as-tu fait? » —

« Ce que vous auriez dû faire à ma place, » répondit le petit François ſans ſe déconcerter, & d'autant plus calme que ſon maître s'échauffoit davantage. « Comment! tu as l'audace de venir ici te moquer de nous à la face de tous mes invités, & encore en préſence de mon frère le très-digne bourgmeſtre. A la porte, à la porte le petit trouble-fête! Va vers ton Gutenberg voir s'il a de l'ouvrage à ſes grandes preſſes; va courir les routes & les grands chemins avec ton héros; à la porte, à la porte, dis-je! » L'imprimeur jeta quelques pièces d'une menue monnoie au Pariſien & d'un geſte plein de colère lui montra la porte. « Maître Fuſt, lui dit l'autre en ramaſſant l'argent épars ſur le plancher, ſi je relève cet argent, c'eſt pour prendre ce que vous me devez; mais je ne puis aller chez Maître Gutenberg, & vous le ſavez auſſi bien que moi. Depuis le temps où il a été obligé de vous abandonner ſon établiſſement pour quelque cent ou deux cents florins qu'il vous devoit, & que vous lui aviez prêtés à gros intérêts, il n'a plus été en état de remonter preſſe qui ſignifie. Ainſi vont les choſes de ce monde: aux uns la tête & l'eſprit, aux autres l'argent! »

Ces dernières paroles étoient à peine prononcées qu'un coup de poing tomba ſur la joue du petit François. Maître Iean Fuſt, hors d'état de réprimer plus longtemps ſa fureur, avoit frappé, & ſi Schœffer & les deux ouvriers ne s'étoient jetés entre eux, il auroit pu ſe paſſer, aux dépens de l'audacieux & par-devant les convives, je ne ſais trop quelle ſcène fâcheuſe. En un clin d'œil la ſociété entière fut en rumeur; Chriſtine ſe réfugia tremblante entre les bras de ſon époux; les invités juroient, menaçoient, ſe moquoient, murmuroient; les ouvriers pendant ce temps avoient toutes les peines du monde à contenir

le petit François, dont la voix haute, argentine crioit au milieu de cette multitude: « Maître Fuſt, vous n'avez pas le droit de me battre! Vous ne l'aviez pas, ce droit, quand j'étois à votre ſervice, vous l'avez à préſent encore bien moins. Ie veux que vous me donniez ſatiſfaction! » — « A la porte, mettez à la porte le criard, » dit le bourgmeſtre d'un ton ſolennel, & les ouvriers ſe mirent, mais vainement, en devoir de ſatiſfaire à l'ordre.

« Ie m'en irai ſeul & de moi-même, diſoit en grommelant le petit Pariſien, mais quand ces poings allemands m'auront lâché; pas avant. Oui, je vais aller de ce pas chez Maître Gutenberg, & s'il n'a pas d'ouvrage à me donner à ſes preſſes, eh bien! j'aimerois mieux lui dénouer les cordons de ſes ſouliers que reſter plus longtemps dans une maiſon où il n'eſt pas permis de dire ſon mot en liberté. Toi Fuſt, toi Schœffer, que feriez-vous ſans ce Gutenberg, à qui vous avez volé ſon bien! O maudit ſoit le ſeuil inhoſpitalier, le ſeuil trompeur! Et vous qui demeurez ſous ce toit, gardez que le flambeau d'hyménée allumé dans ce jour, ne ſe change en une torche brûlante, qui enſevelira ſous ſes ailes de flammes les ruines de vos richeſſes mal acquiſes! »

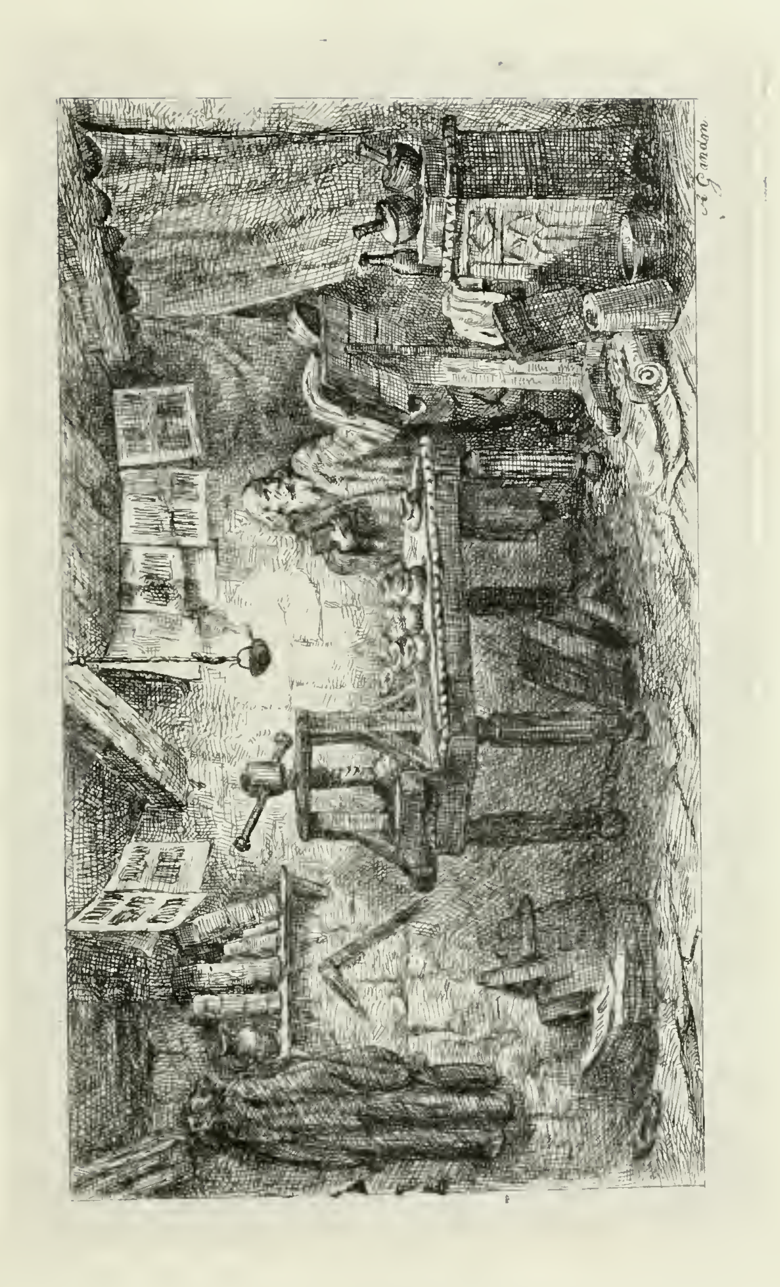
Pendant cette allocution prononcée avec tout le feu de la paſſion, les deux ouvriers avoient entraîné vers la porte le garçon qui ne ceſſoit de ſe débattre; un coup de pied & il roula dans l'eſcalier entraînant après lui le Francfortois & le Strasbourgeois. Schœffer referma la porte ſur les perturbateurs, reconduiſit ſa Chriſtine avec toutes ſortes de prévenances juſqu'à ſon grand fauteuil, s'efforça de calmer ſon beau-père, & parvint tout au moins à rendre l'apparence du calme au feſtin & aux convives ſurpris d'abord, puis alarmés de cette ſcène.

Ce que faiſoit & ce que diſoit Jean Gutenberg, Maître imprimeur, pendant que Pierre Schœffer prenoit pour femme la Damoiſelle Chriſtine, toutes choſes qui devront intéreſſer le lecteur. Chapitre I.

SI vous n'avez pas été, lecteur, gâté par la vue des belles ſalles de Meſſieurs Brockhaus & Hænel, ces coryphées de nos jours de l'art de la typographie, qui tirent leurs livres ſur des preſſes à la Stanhope, dans des cadres en bois bien polis, ſerrés par des vis en fer brillant, peut-être n'aurez-vous pas de répugnance à me ſuivre dans la pièce baſſe & ſombre où je vais vous introduire. Nous rentrons, la nuit eſt belle & douce, la lune laiſſe tomber ſes rayons d'argent ſur les ondes éternellement paſſantes du Rhin, une briſe légère fait frémir les pampres des vignes, les ombres fortement accuſées des maiſons couvrent ici & là les rues de la vieille Maïence. Mais à quoi bon nous occuper de toutes ces choſes? s'en occupoit-il ce vieillard à la chevelure argentée, qui, la tête penchée ſur ſa table de compoſiteur, étoit livré corps & âme à ſon œuvre. Où étoient ſes ouvriers? ils étoient à ſe promener & à jouir de la douceur de la nuit, à ſe faire bercer dans un canot ſur le fleuve, à boire à la taverne, ou à la porte de quelque égliſe où ils contoient fleurette à leurs maîtreſſes; & lui, le travailleur infatigable & ſolitaire, que ne ſe donnoit-il quelque repos; ſes paupières rougies, ſon front ſillonné de rides, ſon dos voûté montroient qu'il en auroit eu un ſi grand beſoin.

Une lampe fumante pendoit à la poutre qui partageoit le plafond de la chambre en deux parties égales, & jetoit ſa foible lumière ſur la table où travailloit Iean Gutenberg; mais gardez, lecteur, de vous la repréſenter cette table, garnie d'aucun de ces inſtruments perfectionnés, inventions de notre âge, d'une caſſe, d'un compoſteur, d'un viſorium, d'une galée: c'étoit tout uniment un gros plateau de chêne, ſur lequel les lettres ſe tenoient dans de petits ſacs de laine rangées ſuivant leur ordre; la forme dans laquelle elles alloient être diſpoſées ſe trouvoit devant l'artiſte, & à côté de lui, ſur un pupitre groſſièrement équarri, repoſoit le lourd in-folio qui lui ſervoit de manuſcrit. Que le compoſiteur de nos jours, qui murmure à juſte titre contre l'écriture illiſible du poète ou du ſavant, daigne humblement comparer ſa tâche à celle de ſon grand prédéceſſeur! Il étoit obligé, lui, de choiſir dans ſes ſacs, de placer délicatement ſa lettre, de retourner au manuſcrit pour le lire, & de recommencer ainſi inceſſamment ſon labeur, juſqu'à ce que toute une ligne péniblement compoſée eût été diſpoſée le long d'un fil; à ce moment, que ſa négligence de compoſiteur ait laiſſé échapper une ſeule faute, & il lui va falloir lâcher la ficelle & recommencer ſon œuvre depuis le commencement!

Miſérable lieu, tu as vu travailler le premier des imprimeurs du monde! humble berceau, tu fus celui d'un géant; pauvre maïſon, quelle différence de toi à ces palais que ſe ſont bâtis les diſciples de l'inventeur! Les volets de la chambre de Gutenberg étoient hermétiquement fermés, ils ne laiſſoient pas pénétrer le moindre des rayons argentés de la lune; l'odeur de l'encre d'imprimerie, de l'huile & du noir de fumée alourdiſſoit encore



l'air renfermé de cette pauvre demeure; il y régnoit un ſilence pénible, que le bruit métallique des lettres quand elles ſe rencontroient interrompoit ſeul. Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps ſur ce triſte tableau, où vous auriez vu ce vieillard dont quelques boucles blanches ombrageoient le vaſte front, dont les doigts affoiblis n'accompliſſoient qu'en tremblant le labeur tardif, dont les genoux fléchiſſoient, & qui, chaque fois qu'il avoit à retourner une des pages de ſon in-folio, étoit obligé pendant quelques ſecondes de reprendre haleine & force. Non, non, lecteur, repréſentez-vous plutôt Gutenberg tel ſans doute que vous aimez à le voir, debout ſur ſon ſocle de pierre, au centre de la place devant la cathédrale de Maïence, l'un des derniers nés, mais non pas l'un des enfants les plus heureuſement doués du chevalier de Thorwaldſen.

Iean Gutenberg dans ſon humble atelier ſe retourna en entendant derrière lui la porte crier ſur ſes gonds: « Vous le voyez; je le ſavois, dit en entrant l'un des nouveaux venus, le voilà encore à l'ouvrage. » Celui à qui s'adreſſoient ces paroles hauſſa légèrement les épaules; tous deux avancèrent, & le premier la tête reſpectueuſement découverte s'approcha de Gutenberg, qui répondit amicalement au ſalut des viſiteurs. « Vous plairoit-il, en s'adreſſant au ſecond, mon cher Docteur, de me regarder travailler quelques inſtants; en ce cas prenez cet eſcabeau & mettez-vous à votre aiſe, autant du moins que faire ſe peut chez moi. — Beildeck, dit-il à l'autre, as-tu en entrant pris garde de bien faire retomber le loquet de la porte? » — « Oui, Maître, répondit Beildeck; mais il doit être maintenant près de minuit; il en eſt temps, quittez votre labeur; vous voici encore à votre table à

composer; ne penserez-vous donc jamais ni à vous, ni à ceux qui vous aiment? » — A ces mots le vieillard, avec un mouvement plein de tendresse, prit la main de celui qui parloit & la pressa sur son cœur; le cœur de Beildeck, fidèle dans toutes les épreuves, étoit le seul qui avoit toujours & invariablement battu pour Gutenberg depuis le moment où celui-ci étoit sorti à cheval des portes de sa ville natale se dirigeant vers Strasbourg, temps alors de jeunesse & de beauté.

Le second des personnages que nous venons d'introduire se nommoit le Docteur Humery: il étoit syndic de la ville libre de Maïence & homme sage s'il en fut, fort versé dans la connoissance du droit; toutes les chroniques disent de lui qu'aveugle il auroit distingué le noir du blanc & le blanc du noir, science qui a depuis complétement échappé à tous les nombreux successeurs du Syndic Humery. Celui-ci s'intituloit lui-même protecteur de Gutenberg; dans l'année 1455, une sentence du tribunal de Maïence ayant forcé le pauvre imprimeur d'abandonner son atelier à Iean Fust, son créancier, Gutenberg, le cœur gros de colère contre son ingrate ville natale, s'enfuit vers Strasbourg; toutefois, n'ayant pu faire là mieux qu'ailleurs, il ne tarda pas à revenir dans sa patrie. Comme Maître Iean cherchoit un lieu où expérimenter son art, ce fut le Syndic Humery qui avança les 70 écus dont Gutenberg avoit besoin pour rétablir de nouvelles presses, & lui abandonna le logement lequel nous venons de décrire. Moyennant quoi, disoit la convention, le susdit Maître Iean étoit tenu de continuer ses travaux aux risques & périls de Humery: « Considérez, lui avoit dit le désintéressé Syndic, que vous vous faites vieux; je désire que vous ne couriez plus de nouveau le risque de

vous

vous trouver dans de mauvaiſes affaires. Pourſuivez votre œuvre pour mon compte, que ce que vous ferez ſoit à moi contre un paiement équitable, mais auſſi que vos pertes ſoient les miennes. Toutefois, Maître Gutenberg, gardez-vous de vos anciennes fredaines. »

Gutenberg, à tout ce qu'on lui propoſa, dit oui & amen de tout ſon cœur, mais d'un cœur briſé. Il ne demandoit, ne déſiroit qu'une choſe, de pouvoir cultiver ſon art, cet art tant aimé, auquel il avoit conſacré la plus jeune, la plus belle partie de ſa vie; faute d'enfants refuſés à ſa vieilleſſe, il vouloit au moins pouvoir jouer avec ces caractères métalliques, noirs à l'œil, mais qui avoient pour l'imprimeur comme la force attractive de l'aimant. C'eſt ainſi que Gutenberg fixa ſa demeure ſur le derrière de la maiſon du Syndic, travaillant à ſa preſſe auſſi loin que poſſible des petites croiſées devant leſquelles, dès la brune, il ſe hâtoit de tirer les contrevents. — Lecteur, ſi vous me demandez pourquoi une ſemblable conduite, voici quelle pouvoit en être la raiſon. Des fenêtres de la maiſon du Syndic Humery la vue donnoit ſur un vieux petit bâtiment enfumé, qui, par un jeu de la fortune, ſe trouvoit être juſtement le berceau de l'antique race des Gutenberg (*zum guten Berg*), noble origine que le grand typographe avoit été obligé de faire conſtater à l'étranger, au lieu où il inventa l'art d'imprimer. Qui ſait? peut-être les yeux du vieillard ne pouvoient s'accoutumer à voir, de la table où il rangeoit ſes lettres, le balcon où il avoit joué enfant. De nos jours la ſociété du Caſino a planté ſes tentes dans la cour du bâtiment où a vécu Gutenberg, &, à défaut d'autres preuves, une inſcription dit, de la part des Maïençois, que c'étoit bien là que s'élevoit la maiſon de leur *immortel compatriote*.

C. I.

Pour le très-mortel Docteur Humery, quand il eut regardé pendant une minute à peine par-dessus l'épaule de Gutenberg, il lui dit en hochant la tête : « Il me semble, digne Maître Iean, que depuis une semaine vous n'avez guère avancé la besogne. » A quoi Gutenberg ne répondit rien, mais une vive rougeur, laquelle je comparerai volontiers à celle du soleil se couchant sur les glaciers, vint colorer les joues du vieillard. Humery reprit : « Sous prétexte que vous ne pouviez vous accommoder avec eux, vous avez renvoyé deux de vos meilleurs ouvriers. » — « Cela est vrai, Seigneur Docteur! ils imprimoient à la mode du jour, sans tirer une ficelle à chaque ligne. Avec une manière pareille, comment voulez-vous arriver à rien de bon? » — « Mais, répondit Humery, vous devez avoir vu pourtant que la Bible que viennent d'éditer Fust & Schœffer est une œuvre magnifique, qui, vous en conviendrez vous-même, surpasse & de beaucoup votre Katholicon, le dernier & le seul grand ouvrage qui soit sorti de votre presse. »

A ces mots Gutenberg, sans rien répondre, posa un signet dans son in-folio, le ferma, attacha les sacs qui contenoient ses lettres & les serra dans le tiroir de sa table avec le cadre où se trouvoit sa page inachevée; il se lava les mains & se mit à se promener de long en large dans la chambre. « Vous l'avez fâché, dit tout bas Beildeck au Syndic, voyez maintenant vous-même à faire votre paix avec lui! » Sur quoi le fidèle serviteur sortit, non sans rejeter avec humeur derrière lui la porte dont le loquet retomba avec fracas dans la gâche.

Le Syndic prit avec bienveillance le bras de Gutenberg : « Maître, ne m'en voulez pas, si ici & là je vous dis un mot qui doit vous paroître quelque peu dur sans doute, mais

qui de ma part ſort du cœur. Voyez que d'heures vous perdez à rêver, à ſonger aux moyens de perfectionner votre art, & pendant ce temps des mains plus agiles que les vôtres vous dérobent ce que vous avez découvert. Pierre Schœffer, par exemple, n'a-t-il pas acquis de la fortune avec ſes impreſſions, & il a trouvé une femme riche par-deſſus le marché. En outre, continua le Syndic, pendant que l'autre s'obſtinoit à garder le ſilence, tout en ſe promenant à grands pas dans ſon atelier, en outre, à meſure que vous prenez des années votre humeur devient telle, ſi bizarre & ſi fantaſque qu'il eſt preſque impoſſible de conſerver ſon ſang-froid avec vous. Songez à tous les procès, à toutes les querelles qui ont troublé votre jeuneſſe, & puiſque nous en ſommes à nous ouvrir l'un à l'autre, dites-le moi, qu'y avez-vous gagné à tenir votre art caché, tant, que vous ne le pratiquez que les verroux tirés aux portes, & que vous défendez à vos ouvriers de muſer dans les rues de peur qu'ils ne divulguent votre ſecret? On n'en eſt plus à préſent au temps où vous reveniez de Strasbourg, & où vous imprimiez vos premiers Donat; il vous étoit permis alors de faire un myſtère de votre invention, mais à préſent que Fuſt & Schœffer ont établi publiquement un atelier au grand Saint-Humbert avec des ouvriers & des apprentis venus de tous les coins du monde, quand tant de villes d'Allemagne, Bamberg, Strasbourg, Francfort & la Hollande s'empreſſent de recueillir ce que vous avez ſemé, on ſe demande, à quoi bon tenir votre œuvre cachée comme vous feriez de la pierre philoſophale; ce myſtère, loin de vous être utile, ne peut ſervir qu'à vos ennemis, ne réjouir qu'eux! » — Ici le ſage Syndic Humery ſe tut, attendant l'impreſſion que produiroit un diſcours ſi éloquent

ſur ſon interlocuteur, qui toujours ne ſonnoit mot; ſeulement pendant que l'autre parloit, Gutenberg avoit décroché ſon manteau de la cheville où il le pendoit, & ayant couvert ſa tête de ſon bonnet de velours noir, ſe contenta de dire au Syndic en attachant ſur ſa perſonne un regard fixe: « Il exiſte certain vieux proverbe lequel affirme: que maint fou ſeroit capable de faire tout d'une haleine aſſez de queſtions pour qu'un ſage n'y pût répondre dans un jour. » — Gutenberg là deſſus & ſans ajouter une parole paſſa devant le Syndic qu'il ſalua d'un air de froideur, & il alloit ſortir quand vers la porte il ſe retourna: « Du reſte, Seigneur Syndic, je vous répète ici encore une fois, que je ne ſuis, ni ne m'appelle Maître Gutenberg; ſavant Docteur, je ſuis le Seigneur Gutenberg, fils & deſcendant d'une ancienne famille noble, & mieux que perſonne vous devez le ſavoir. » Sur quoi le vieillard diſparut, laiſſant le Syndic Humery ſeul dans l'atelier.

Homme infortuné! que ton cœur devoit être rempli d'amertume quand, enveloppé de ton manteau, les deux bras croiſés ſur ta poitrine oppreſſée, tu t'avançois ainſi ſeul dans la rue déſerte de Maïence! Tu repaſſois ſans doute dans ton eſprit tous les déboires que tu avois rencontrés dans ta ville natale, tu repenſois à ceux pour qui tu avois travaillé, & qui aujourd'hui te poſoient le pied ſur la gorge. Ton aſtre étoit à ſon déclin.

Le matin même de ce jour, Iean Gutenberg avoit vu un exemplaire de la magnifique Bible récemment éditée par Fuſt & Schœffer, & quel que fût au fond le ſecret orgueil de l'inventeur, il n'avoit pu ſe diſſimuler qu'il venoit d'être ſurpaſſé par ſes élèves. Gutenberg appartenoit à cette claſſe de génies, eſprits d'élite deſtinés par

la Providence à concevoir les idées les plus vaſtes, à arriver aux inventions les plus merveilleuſes, mais à l'étroit & mal à l'aiſe dans les détails de l'exécution, & incapables de tirer aucun profit matériel d'une découverte; Pierre Schœffer, en revanche, formé à Paris, rompu aux intrigues de la vie, étoit, grâce à ſa facilité de conception, l'homme le plus propre à ſaiſir l'idée d'un autre & à en tirer parti. Fuſt, maintenant ſon beau-père, ſervoit Schœffer à merveille par l'habileté pratique qu'il avoit à conduire une affaire; auſſi nous croira-t-on ſans peine quand nous dirons que nos deux intrus n'eurent pas grande difficulté à exclure de leur aſſociation le pauvre vieil inventeur; déſormais ſeuls maîtres de leur négoce, ils le conduiſirent d'une manière pour eux infiniment plus lucrative.

C'eſt ce que ne tarda pas à reconnoître Gutenberg. En l'an de grâce 1460, voyant ſon Katholicon achevé devant lui, il l'examinoit, & comme il comparoit dans ſon eſprit ſes caractères maigres & mal formés avec les beaux caractères du Pſautier de Fuſt & Schœffer, il ſe ſentit accablé juſqu'au fond de l'âme du ſentiment de ſon infériorité; auſſi il ne mit point comme les autres ſon nom en groſſes lettres à ſon œuvre; il ſe contenta d'ajouter ſur le dernier feuillet la modeſte apoſtille que voici: « *Ce livre a été imprimé avec l'aſſiſtance du Très-Haut dont un ſigne de la main délie la langue des enfants, & qui ſe plaît ſouvent à manifeſter aux humbles ce qu'il cache aux ſages;* puis il ajouta: *Le tout fait dans la bonne ville de Maïence, appartenant à la glorieuſe nation allemande, qu'il a plu à la bonté de Dieu de diſtinguer par la lumière de l'eſprit & le don de la grâce, plus que tant d'autres peuples de la terre.* » — Piété ſimple & touchante d'un fils pour ſa

mère adoptive! plus grande, plus patriotique ſurtout que cet orgueil romain lequel ne vouloit pas que, même après la mort, l'on rendît une dépouille mortelle à une patrie ingrate!

Si le Syndic avoit fait à Gutenberg le reproche de cacher ſon travail plus qu'il ne convenoit, car la choſe étoit inutile, voici quelle en étoit la cauſe; de ſon art Gutenberg avoit toujours prétendu ne vouloir jamais faire un métier: « Faut-il donc, diſoit-il, n'avoir créé une corporation nouvelle parmi toutes les autres, que pour voir le vieil écuſſon de mes ancêtres ſuſpendu à côté des enſeignes les plus vulgaires, à la porte des tavernes & des abbaïes. Mon art eſt à moi, bien qu'au ſervice de tout le monde; qu'il demeure la propriété de l'intelligence, & qu'il ne ſoit pratiqué que par ceux qui y auront été initiés. Que d'autres, s'ils le veulent, ſe mettent ſur le même rang que le tailleur qui me taille mon pourpoint, ou que le cordonnier qui me recoud la peau de ma chauſſure; ce qu'il me faut, à moi, c'eſt quelque choſe de plus élevé, de perfectionner conſtamment mon œuvre, c'eſt un travail indépendant dont ni mes droits, ni mon nom n'aient à rougir. »

Pauvre rêveur! tu ne ſavois guère ce qu'une découverte devient pour ſon auteur choſe ſérieuſe & poſitive; une invention enterre l'inventeur, & plus elle a d'importance, plus elle recèle dans ſon ſein de richeſſes pour l'avenir, plus diſparoît promptement du ſouvenir des hommes la ſource où elle a pris naiſſance. Il n'y a pour l'activité humaine ni monopole, ni privilége; dès qu'une idée nouvelle a paru au grand jour, elle eſt propriété commune; ce que l'un a trouvé, l'autre l'exploite, il en profite, il le perfectionne, c'eſt un filet de ſang ajouté

à la circulation générale. Le nom & la perſonne de l'homme iſolé, quels que ſoient ſes efforts pour lutter contre le torrent, doivent diſparoître bientôt. Mais ce qui n'a pas été de ſon vivant accordé au pauvre mortel, devient un devoir pour la poſtérité, qui eſt tenue dans ſa reconnoiſſance de chercher & de retrouver celui qui a eu la part la plus large à l'invention; c'eſt pourquoi, ô Gutenberg, à la place même peut-être d'où tu regardois cette nuit-là le ciel avec tant de douleur, car tu y voyois ton aſtre qui te ſembloit pâlir, tes deſcendants y voient aujourd'hui ta perſonne d'airain projetant ſon ombre devant elle; que tous donc te contemplent, t'aiment & t'admirent!

Qui Iean Gutenberg trouva dans ſon logis quand il y revint, & quelle converſation il eut pour lors avec le petit Pariſien. Chapitre III.

QVAND Iean Gutenberg revint, il trouva dans ſa pauvre demeure, outre ſon fidèle Beildeck, un jeune étranger qui l'attendoit, & qui ne manqua pas, quand le vieillard entra, de ſe lever & de le ſaluer avec reſpect. Surpris à cette heure ſi avancée de la nuit de rencontrer un inconnu, Gutenberg lui demanda quel pouvoit être le motif de ſa viſite: « Maître, répondit le jeune homme, je ſuis venu ſaluer en vous le grand art que vous pratiquez; » puis il ajouta un dicton qui lui étoit familier: « Que Dieu béniſſe l'atelier, aujourd'hui, demain & toujours; nargue de ſa gran-

deur, il n'eſt pas ſans honneur. » Gutenberg fit de la tête un ſigne approbatif, mais qui n'exprimoit de ſa part rien moins que la bonne humeur. Dans la diſpoſition d'eſprit où il ſe trouvoit, cette viſite ſi tardive d'un apprenti ne paroiſſoit au vieil imprimeur guère opportune; il ne crut toutefois pouvoir ſe diſpenſer de répondre au compliment par un ſalut & par le don d'un petit denier. Les typographes, d'exiſtence encore ſingulièrement récente, n'en avoient pas moins conſtitué déjà un corps nouveau; ainſi le vouloient les maîtriſes du moyen âge; les cartiers, les graveurs ſur bois, les imagiers en avoient fait de même & dès longtemps dans les Pays-Bas, en France & en Allemagne. Ce n'eſt qu'ainſi qu'on peut expliquer la rapidité avec laquelle on vit au bout de ſi peu d'années non-ſeulement des ateliers de typographes, maîtres & ouvriers, s'établir ſur les bords du Rhin & en Alſace, mais des corporations entières ſe conſtituer en Italie, en France, en Hollande, preſque partout en Europe.

Beildeck ayant remis au jeune homme le denier qui lui étoit offert, celui-ci inclina la tête en ſigne de reconnoiſſance : « Pardonnez, noble Maître, dit-il au vieillard, mais dans ce moment je ne ſuis pas en tournée, & ſi je viens à vous, ce n'eſt pas ſeulement pour recevoir un préſent; je viens bien plutôt chercher de l'ouvrage, & mettre à votre diſpoſition des bras vigoureux & un cœur qui ne pèſe guère. »

La manière accorte, familière, reſpectueuſe avec laquelle l'abordoit le jeune étranger éveilla l'attention de Gutenberg. « Tu n'es pas de céans, lui dit-il, on s'en aperçoit à ton accent. » — « Non, Maître, il ne coule dans mes veines qu'un ſang à demi allemand, ma mère eſt Fran-

eſt Françoiſe, je ſuis de Paris. I'ai été cartier juſqu'à ce que le bruit de la profeſſion, laquelle vous avez créée, m'ait attiré, d'abord à Strasbourg, puis ici à Maïence. Iuſqu'à préſent j'ai travaillé chez Maître Fuſt; mais comme il vient de me chaſſer de chez lui, je ſuis venu à vous. »

La nouvelle, on le comprend, étoit peu faite pour concilier au petit Pariſien la faveur de ſon nouveau patron, qui répondit, non ſans une certaine amertume: « Enfant, ſi tu crois trouver chez moi une table ſervie & une preſſe facile à manier comme celles que tu quittes, tu pourrois bien te tromper. Ie ne nourris pas mes ouvriers, & pour de l'ouvrage je n'en ai pas à cette heure en abondance. »

Le jeune étranger promena autour de lui un regard plein de triſteſſe. « Maître Gutenberg, dit-il, vous ne faites pas bien de me laiſſer m'en aller ainſi déconforté ſans me prendre. Ie ſais que vous avez dû renvoyer deux ouvriers qui refuſoient de ſe ſoumettre à votre volonté, & que vous avez beſoin dans votre atelier d'un aide, ſi foible du reſte que ſoit mon ſecours. Eſſayez de moi, je ſuis l'enfant de braves parents, je me nomme pour vous ſervir Claude Muſny, & je ſuis le fils de Giſquette Muſny. »

Ici l'attention de Gutenberg ſembla un inſtant particulièrement attirée, moins peut-être par le nom du fils que par celui de la mère; on auroit dit même voir une légère émotion paſſer ſur le viſage du vieil imprimeur, quand il ſe mit à examiner de plus près les traits du jeune François: « Tu dis que ta mère ſe nommoit Giſquette? Giſquette, le joli nom! » répétoit le vieillard à part ſoi; puis au bout d'un inſtant de ſilence il ajouta: « Claude, je le regrette, mais la choſe eſt impoſſible, je n'ai pas beſoin de toi. » — « En ce cas, adieu Maître Gutenberg, & puiſſiez-vous proſpérer toujours & ſans ceſſe, comme

vous le ſouhaite le plus fidèle de vos diſciples! » A ces mots le jeune homme ſaiſit la main du vieillard, & avant que celui-ci eût pu l'empêcher il la baiſa, moult dévotement, auroit dit un ancien chroniqueur.

Beildeck qui, pendant cet entretien, avoit diſpoſé pour la nuit l'humble couche de ſon maître, ſe haſarda à lui dire d'un ton fort timide, en le débarraſſant de ſon manteau : « Maître Gutenberg, vous n'auriez pas dû renvoyer ce garçon comme cela; il m'a eu l'air d'un bon petit gars; & j'en ſuis certain, vous n'en auriez pas agi de la ſorte ſi l'étourdi avoit délié ſa langue avec vous comme avec moi; car, ſachez-le bien, c'eſt à cauſe de vous qu'il eſt ſans pain, le pauvre enfant! » — « Eh! que ne l'as-tu dit plus tôt? » — « Peut-on vous dire ſeulement un mot quand vous avez affaire à un étranger? » répondit le ſerviteur au bouillant vieillard; ſur quoi il lui rapporta en peu de paroles ce que lui avoit raconté le petit François ſur la manière dont il avoit été congédié de chez Fuſt. Gutenberg n'eut pas plus tôt ſaiſi l'enchaînement des événements qu'il ſe précipita vers ſa fenêtre aux petits carreaux enchaſſés de plomb, l'ouvrit & ſe mit à appeler le jeune étranger. Celui-ci n'avoit pas eu le temps encore de s'éloigner beaucoup, & ce fut avec des joues empourprées par l'émotion qu'au bout d'un inſtant il reparut devant le vieux maître. Gutenberg ſe mit à paſſer complaiſamment ſa main amaigrie ſur les boucles blondes encadrant le frais & ſouriant viſage : « Tu n'es qu'un méchant gars, dit-il, & mieux que cela, tu n'es qu'un ſot, de ne pas m'avoir conté ce que tu as eu à ſouffrir à cauſe de moi chez ces marchands! »

« Maître, je ne vous connoiſſois pas, d'ailleurs ce que j'en ai fait a été bien moins en votre honneur à vous

qu'en l'honneur de votre bel art, dont vous êtes ſeul l'inventeur. Auroit-il fallu venir me vanter pour capter ainſi votre confiance; ſoyez-en certain, jamais je n'aurois fait cette hiſtoire à ce famulus que voilà, ſi ce n'avoit été pour tromper l'ennui & tuer le temps que nous avons paſſé là tous les deux à attendre votre retour. »

La naïve franchiſe du jeune Pariſien acheva de gagner le cœur de Gutenberg, & bien que minuit eût déjà ſonné depuis longtemps, il demanda à Beildeck d'apporter une cruche de vin, il s'aſſit & engagea ſon nouvel apprenti à en faire autant. « Pour ce ſoir, dit-il à Claude, il faut bien que je te garde, tu trouverois toutes les tavernes fermées, nous nous arrangerons comme nous pourrons. Beildeck, diſpoſe ainſi que tu l'entendras une couche pour ce garçon, mais ſurtout donne-nous ſans tarder un coup à boire! Les billeveſées débitées par ce Syndic m'ont échauffé la bile, & ſi nous buvons un peu tard nous n'en dormirons que mieux demain, qui eſt un jour de fête où nous n'aurons pas beſoin d'être dès l'aurore à la preſſe. »

Donc maître & apprenti, aſſis l'un près de l'autre, ne tardèrent pas à choquer les hanaps, buvant à la ſanté & proſpérité de l'art d'imprimer; le vieux Beildeck fut tenu à ſon tour de leur rendre raiſon, « car, diſoit Gutenberg, lui auſſi il a bien mérité de moi & du grand art de la typographie. N'eſt-ce pas lui qui m'a ſauvé mes preſſes dans la méchante querelle que j'eus avec Dritzehn & ſes héritiers, quand tous me couroient ſus & auroient voulu m'enlever mon ſecret pour un morceau de pain. Crois-moi, mon enfant, il m'a fallu faire bien des pas, j'ai pouſſé bien des ſoupirs, avant que d'en être où j'en ſuis aujourd'hui; ah! quand le petit Seigneur Gutenberg eſt venu

au monde, on n'a pas chanté autour de ſon berceau la chanſon qu'on auroit dû, c'eſt qu'il s'en iroit de ville en ville porter ſes pas errants, une valiſe ſur le dos, pratiquant ſon pauvre métier. »

A cette triſte déclaration, Claude ne put s'empêcher de rire: « Maître, dit-il à Gutenberg, ſi la curioſité d'un jeune homme qui déſire s'inſtruire ne vous paroiſſoit pas indiſcrète, j'aimerois à vous entendre raconter comment vous eſt venue pour la première fois l'idée de votre invention? » A cette queſtion de l'enfant, une expreſſion grave & pleine de mélancolie ſe peignit ſur la figure du vieillard, qui, poſant ſa main ſur ſon grand front chargé de rides, & le regard tourné vers le fond du hanap, répondit: « Mon ami, dans ce monde, ce qu'il y a de plus élevé & de meilleur vient tout ſeul & de ſoi-même, ſans qu'on puiſſe dire ni d'où, ni comment. Il en a été ainſi de l'art que je pratique. La manière d'imprimer avec des planches, comme vous le faites pour les cartes, comme d'autres le font encore pour les livres, depuis longtemps ne me ſuffiſoit plus; le pas à faire pour paſſer des planches gravées aux caractères mobiles n'étoit comparativement que peu de choſe. Les anciens dans leur ſageſſe nous avoient depuis longtemps déjà indiqué la route, mais perſonne n'y avoit pris garde. C'eſt un jour la vue de mon anneau armorié qui me conduiſit à la penſée d'employer des lettres mobiles. Ie m'étois amuſé à imprimer ſur de la cire molle le petit pèlerin avec ſes coquilles, qui a de tous temps ſervi d'armoiries aux Gutenberg de Maïence, & c'eſt en le voyant ſe reproduire ſous mes yeux qu'il me vint l'idée qu'on pourroit graver des lettres ſur du bois ou ſur de la pierre & les imprimer après. Claude, tu vois combien j'étois encore éloigné

du but, & pourtant alors j'avois déjà bien des notions ſur mon art & ſur d'autres qui lui tiennent de près. Si tu connois Strasbourg, je demeurois à cette époque au faubourg de Saint-Arbogaſte; je ne te raconterai pas la peine & le temps qu'il m'a fallu pour arriver à me fabriquer des matrices taillées en bois; que d'eſſais avant d'avoir pu réuſſir; que de mécomptes & que de pertes! Une des principales difficultés pour moi, quand j'eus mes caractères, fut de les imprimer. Une preſſe eſt en apparence une choſe bien ſimple, peu compliquée, pourtant il y a un abîme entre une preſſe & la broſſe dont on ſe ſervoit autrefois, ce gros tampon de crins & de drap, avec lequel on n'imprimoit laborieuſement qu'une page à la fois & encore d'un ſeul côté. C'étoit une des choſes qui me tourmentoient le plus de ne trouver aucun inſtrument propre à tenir enſemble mes petites lettres de bois; je ne parvenois pas à les faire s'imprimer d'une manière uniforme & aſſez forte pour reproduire le ſigne gravé, ſans les voir ſe caſſer ou m'échapper. Un jour qu'étant aſſis dans mon atelier ſolitaire, je roulois dans mon eſprit une foule de penſées ſans pouvoir m'arrêter à aucune, le découragement me prit devant ma propre foibleſſe, & le déſeſpoir de me voir incapable de réuſſir dans ma découverte s'empara de moi avec tant de violence que m'élançant ſoudain, je me mis à courir dehors comme un fou; j'avois beſoin d'aſpirer l'air pur, & je voulois eſſayer ſi, au milieu des champs, je n'oublierois pas pour quelques inſtants mon malheur. Il ſe trouva qu'on étoit dans ce temps préciſément au plus beau moment de l'automne, à cette époque où jardins & collines autour de Strasbourg, près & loin, fourmillent de vendangeurs & de vendangeuſes qui

cueillent le raiſin. — Mon ami! l'homme eſt corrompu dès ſes plus jeunes ans, & ſon cœur eſt plein de malice. L'envie la plus noire, la plus cruelle bouillonnoit dans mon âme. A la vue de ces pauvres & joyeux travailleurs, je me diſois: chacun d'eux a ſa place ſous le ſoleil, chacun fait ce qu'il a à faire, & moi! il n'y a que moi ſeul condamné à errer inutile & déſœuvré!! Et voici qu'à ce moment, comme ſi le Seigneur m'avoit voulu punir à ſa manière de ces penſées méchantes, il fallut que devant mes yeux frappés d'aveuglement l'on vînt jeter ſous la vis du preſſoir une charge de raiſins; l'inſtrument auſſitôt fonctionna pour le vigneron; ah! ce furent des écailles qui me tombèrent ſoudain de la vue, je courus, je retournai à mon atelier, je travaillai la nuit entière de concert avec mon fidèle Laurent Beildeck, & le matin, quand l'aurore paroiſſant à l'horizon, éclaira mon réduit de ſes premiers rayons, j'avois devant moi une preſſe à imprimer, informe, il eſt vrai, & à peine ébauchée, mais la découverte étoit faite. Claude, tu peux m'en croire, j'aurois pu, moi auſſi, agir comme ce grand mathématicien, dont j'ai lu quelque part l'hiſtoire, qui, ſortant de ſon bain où il avoit réſolu un problème, ſe mit à parcourir nu les rues de ſa ville natale, en criant: « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé! » Tu les connoîtras peut-être un jour toi-même ces délices, quand, après avoir erré longtemps dans les ténèbres, ſoudain la lumière ſe fait devant les yeux; on délire, pécheur on ſe laiſſe choir ſur ſes genoux pour remercier Dieu de qui émane la lumière, ce Dieu à qui nous, fils ingrats de la terre, nous ne craignons pas, dans notre fol orgueil, de vouloir quelquefois nous égaler! »

Ici Gutenberg joignant ſes deux mains autour du ha-



nap le porta à ſes lèvres & but un long trait. Claude avoit écouté avec un attendriſſement naïf le diſcours qui venoit d'échapper aux lèvres du vieillard, & quand il eut achevé de parler, Claude lui répondit d'un ton d'inſpiration prophétique: « Maître, vous avez trouvé & accompli une œuvre divine; que ſont tous les arts à côté du vôtre, avec ſa fécondité inceſſante? Non, non, ne prenez pas ce que je vous dis là pour une flatterie inſipide, mais je ne puis comparer votre invention qu'à une vieille fable, laquelle j'ai vu repréſenter dans ma joyeuſe ville de Paris, c'étoit, je crois, ce qu'on appelle un myſtère; il y avoit un héros, qui ſe nommoit, il me ſemble, Prométhée; il avoit voulu enlever le feu du ciel & en rapportoit une étincelle à notre froide & ténébreuſe terre. Vous avez fait comme lui; vivent donc à jamais & votre nom & votre art! »

Ici le jeune homme ſe leva & but; Gutenberg, pendant ce temps, balançoit d'un air penſif ſa tête & ſa chevelure griſe, les yeux conſtamment fixés devant lui; après un long ſilence: « Enfant, dit-il, tu parles ſelon ce que tu te figures, & ſuivant ton âge. La vie n'a pas eu pour toi ſes ombres, tes rêves n'ont pas été détruits encore. Il n'en eſt pas de même pour moi. Claude, crois ce que je te dis; je vois venir le temps où ces petites lettres mobiles que j'ai découvertes, deviendront une choſe vivante; comme autant de ſerpents elles grimperont aux murailles de nos cathédrales & à leurs fiers clochers, ce ſeront autant de vers rongeurs aux vieux trônes de nos empereurs. Oui, il y a dans ces caractères mobiles un côté ſatanique lequel tu n'entrevois pas, que tu ne peux même pas comprendre. J'ai inventé, j'ai créé, mais une choſe qui ne peut que détruire, j'ai

allumé un flambeau, mais vienne le vent de l'orage le frapper de ſes ailes, & ſi l'on n'y prend garde, ce ſera ſoudain une flamme dévorante qui conſumera tout autour d'elle. »

Claude ne ſaiſiſſoit pas trop de quelle manière le vieux divinateur entendoit la choſe; le regard du jeune homme effleurant la ſurface ſans pénétrer au delà, ne découvroit pas les ſuites inévitables, les réactions terribles que cette invention immenſe alloit néceſſairement entraîner après elle. Tout rempli de ſon amour pour le vieux maître, il revenoit ſans ceſſe à le féliciter de s'être élevé à lui-même par ſa découverte un monument impériſſable. Gutenberg n'admettoit pas même cela, il diſoit : « Mon art n'eſt pas un art comme tous les autres. Un peintre jette ſes figures ſur la toile & il arrive à une création complète; il en eſt de même du poète, du graveur, de l'architecte, du muſicien; nous, au contraire, avec nos preſſes nous ne ſommes que les ſerviteurs des autres, l'imprimerie n'eſt qu'un moyen pour la penſée. Qu'importe la main qui range les lettres dans un livre, qu'importe celle qui fait agir la preſſe, qui ordonne les pages & les cahiers, prête une forme viſible à l'œuvre de l'eſprit? Le lecteur demandera-t-il qui a imprimé le livre? il ne s'embarraſſera que du nom de celui qui l'a conçu, écrit, lequel nom brillera en groſſes lettres en tête de l'œuvre, tandis que nous autres typographes n'apparoîtrons qu'à la fin, dans une annonce modeſte, à peine perceptible, traînés en quelque ſorte à la remorque de l'auteur dans ſon voyage à l'immortalité. »

Le maître ſe leva & ſe dirigea vers la fenêtre; au dehors une tiède nuit d'été laiſſoit ſouffler ſa douce briſe ſur le fleuve, ſur la ville & ſur les campagnes environnantes.

nantes. Gutenberg jeta un regard ému aux profondeurs étoilées du ciel : « Seigneur, murmura-t-il à demi-voix, tu ſais le but où j'ai tendu & quelle a été mon œuvre, à toi en ſoit la fin dernière ; que ma miſérable vie, mon nom aillent, ſi telle eſt ta volonté, ſe perdre au ſein de ton immenſité infinie ! » Il parla & diſparut dans l'enfoncement de la chambre où il avoit l'habitude de chercher ſon repos de la nuit. Claude le regarda faire d'un œil ſurpris, mais Laurent Beildeck, qui n'avoit pas écouté ſon maître bien-aimé ſans avoir les yeux humides de larmes, dit doucement à l'oreille du jeune homme : « Le voilà tel qu'il eſt ſouvent : le cœur d'un enfant. Dieu daigne l'avoir en ſa ſainte garde ! »

Comment deux bâtons croſſés s'étant pris de querelle, ce fut le pauvre peuple de Maïence qui en ſouffrit & en particulier Maître Iean Gutenberg. Chapitre IIII.

PEVT-ETRE, lecteur, vous eſt-il arrivé d'en être témoin, d'avoir vu le ſoir un orage menaçant envelopper les collines de ſes ailes ſombres, tandis qu'au-deſſous la vallée inſouciante va s'endormir paiſible aux derniers rayons d'un ſoleil qui l'éclaire encore. Les laboureurs ſur leurs portes ſont à contempler leurs moiſſons d'un œil ſatiſfait, la fumée s'élève des cheminées en légers tourbillons bleuâtres, tout eſt calme & tranquille, tandis qu'une heure, une ſeule heure plus tard..... Diſpenſez-moi, lecteur, de vous offrir ce tableau.

Iamais aux plus mauvais moments des guerres de religion, la ville de Maïence n'eut une journée plus épouvantable à paſſer que celle du 23 Octobre de l'année 1462. Ce jour, le calendrier le déſigne ſous les noms de Simon & Iude, & l'on eſt à ſe demander ſi les bourgeois de Maïence doivent le marquer d'une croix noire en ſigne de deuil comme un jour vraiment digne de Iudas, ſon patron, ou d'une croix rouge en ſouvenir de tout le ſang qui coula dans leur ville & de la flamme qui, s'élançant de toutes parts, dévora leurs maiſons.

Le Seigneur Adolfe de Naſſau, afin de contraindre l'Archevêque Diether qui ne vouloit pas démordre, en vint à concevoir une idée paſſablement inſolite, ſurtout pour être ſortie de la tête d'un berger ſpirituel; il réſolut d'enfumer ſon compétiteur, comme ceux qui enfument des mouches à miel pour les obliger à évacuer leur ruche. Il pouvoit être environ quatre heures après minuit quand une centaine des plus hardis, des plus entreprenants parmi les partiſans du Seigneur de Naſſau eſcaladèrent la muraille de la ville au point où elle étoit le plus élevée; car ſa hauteur même, & ſurtout ſa poſition au bord du fleuve qui baignoit ſon pied, avoient inſpiré tant de confiance qu'on avoit poſé des ſentinelles partout ailleurs, mais aucune dans cet endroit.

Sauter dans la ville, paſſer au fil de l'épée les hommes d'armes qui gardoient la porte, mettre le feu aux maiſons les plus proches dont ils maſſacrèrent les habitants, fut pour les envahiſſeurs une affaire de moins de temps que je n'en mets à vous la conter. Quand le jour commença à poindre, on vit partout la lueur des incendies éclairer les rues; l'alarme ſonnoit dans les clochers, & les maiſons retentiſſoient de plaintes, de gémiſſements ainſi que

du fracas des armes; ſpectacle à jamais douloureux qui dura dès les premiers rayons de l'aurore juſqu'au ſoir où le ſoleil parut ſe coucher voilé de ſang derrière les flots du Rhin. Les bourgeois ſe défendirent comme il convenoit à des citoyens d'une ville libre; mais quand ils virent quatre cents des plus vaillants des leurs couchés morts dans les rues, quand ils virent ſurtout des femmes, des jeunes filles, des enfants, ſe précipiter mains jointes au milieu des combattants pour demander merci aux ſoldats du Seigneur Adolfe occupés à mettre le feu aux maiſons qu'ils venoient de piller, alors les pauvres Maïençois jetèrent loin d'eux leurs armes avec déſeſpoir, & comme autant de brebis ſurpriſes par l'orage, ſe laiſſèrent conduire ſans réſiſtance ſur la grande place de la ville archiépiſcopale. Là ils s'entendirent annoncer de la part de leur nouveau Prince, que dès ce moment ils étoient libres de s'en aller, eux & les leurs, où bon leur ſembleroit, mais qu'ils euſſent à ſortir & au plus tôt par une quelconque des portes de la ville.

J'aimerois que vous puſſiez, lecteur, lire comme je l'ai fait, l'unanime concert de plaintes qu'entonnent à l'envi tous les vieux chroniqueurs Maïençois à cette page ſanglante de l'hiſtoire de leur ville; que de navrantes doléances ſur la miſère de tant d'infortunés qui, bleſſés mortellement, ſouffrants, ſans moyens d'exiſtence ſe voyoient bannis de leurs foyers, laiſſant derrière eux la déſolation & l'infortune. Qu'elle eſt juſte & grande, d'autre part, la colère de ces mêmes chroniqueurs, quand ils parlent de certains bourgeois aviſés de Maïence, qui ayant fait ſecrètement alliance avec le Seigneur de Naſſau, maintenant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, promenoient tranquillement leur aſſurance au milieu du

deuil général. On en trouveroit même un de ces honnêtes hiſtoriens ayant la bonne foi de s'indigner contre l'Archevêque Diether qui, réveillé dans ſon ſommeil du matin par la cloche d'alarme, ſe fit auſſitôt paſſer un vêtement propre à empêcher qu'on ne le reconnût! Oubliant dans ſon logis ſon anneau, ſa croix & ſa croſſe, il ſe laiſſa gliſſer d'une des fenêtres du château par une corde, & s'étant élancé dans une petite barque, le digne paſteur, ne daignant pas jeter derrière lui un ſeul regard à ſa pauvre ville tout en flammes, prit ſans plus tarder le fil de l'eau. Eh quoi! trop naïf chroniqueur, cela t'étonne, comme ſi la choſe étoit ſi extraordinaire & avoit le droit de te ſurprendre!

Parmi tout ce monde qui s'enfuit cherchant à ſauver ſa pauvre vie, qu'avons-nous à faire pour notre part, ſi ce n'eſt regarder autour de nous cherchant à découvrir ce que devinrent dans ce malheur univerſel nos anciennes connoiſſances. Au grand Saint-Humbert, les partiſans du Seigneur de Naſſau uſèrent, nous devrions dire abuſèrent, d'une façon terrible du droit du plus fort; ils jetèrent les preſſes par les fenêtres, elles tombèrent ſur le pavé où elles ſe briſèrent; dans la rue des Savetiers, il pleuvoit des lettres gravées; les pillards enfoncèrent toutes les caiſſes, forcèrent tous les bahuts, ſans y trouver de quoi ſatiſfaire leur avidité. A quoi ſervit à Maître Fuſt de jurer à jointes mains qu'il ne poſſédoit plus rien, qu'il avoit tout livré; quand il menaça de porter plainte à ſon frère le bourgmeſtre, l'orfèvre le plus riche du quartier, fort bien dans les papiers de l'Archevêque Adolfe, les lanſquenets lui répondirent par le plus bruyant de tous les éclats de rire; ſur quoi ne trouvant ni or ni argent à emporter, leurs mains illettrées ſe ſaiſirent des

précieuſes impreſſions amoncelées ſous le toit dans les combles: « On ne mange pas ça, dit un lanſquenet Palatin à longue barbe, ce ſeroit trop indigeſte, mais après tout on en pourra tirer de la litière pour les chevaux; » & là-deſſus de faire tomber ſix gros in-folio dans ſon vaſte ſac où ils diſparurent comme dans un gouffre.

La ſcène prit un caractère plus fâcheux encore chez Pierre Schœffer, qui, en même temps qu'il s'efforçoit de rendre un peu de courage & d'eſpérance à ſa nouvelle compagne, ſe prit de querelle avec un de ſes terribles hôtes. Dame Chriſtine s'étoit retirée au fond de ſon appartement où, à genoux devant ſon prie-Dieu, elle imploroit la Vierge, mère de notre Seigneur. Schœffer, lui, tantôt alloit à la cour où il cherchoit à arrêter les pillards, tantôt revenoit auprès de ſa femme à qui il apportoit des nouvelles, leſquelles malheureuſement n'étoient guère raſſurantes. Voici qu'en ce moment de trouble, tout à coup un reître effronté pénètre juſque dans la chambre de Dame Chriſtine, & d'un regard avide autant que farouche, y cherche ce qui pourra devenir ſa proie. La pauvre femme offre tremblante ce qu'elle a de carcans & de bijoux: « Pas aſſez! » s'écrie le pillard du ton le plus brutal, & des deux mains il va fouiller dans les bahuts. Au fond de l'un d'eux le pſautier de 1457 vient ſoudain frapper la vue du reître, moins, lecteur vous pouvez m'en croire, à cauſe de ſes beaux caractères, qu'à cauſe des crochets d'argent qui excitent les déſirs du Vandale. Le ſourire ſur les lèvres il tire à lui le volume; Dame Chriſtine, qui voit dans le Pſautier non-ſeulement ſon livre de dévotion, mais encore le cadeau de noce de ſon mari cherche à en diſputer la poſſeſſion à l'envahiſſeur. Aux cris que pouſſe ſa femme, Schœffer ſe préci-

pite dans la ſalle, il arrache le livre des mains du reître qui ſe défend, & en eſſayant de frapper Schœffer du lourd talon de ſa botte, le bleſſe avec ſon éperon. Schœffer réſiſte, & ſaiſiſſant le prie-Dieu, le lance à la face de ſon ennemi avec tant de force que l'autre, tout en ſang, ſe met à jurer & à pouſſer des hurlements lamentables; les compagnons du ſoldat arrivent à ſon aide; ils chaſſent Schœffer & Chriſtine de chez eux; une main impitoyable ramaſſe des cendres & des charbons ardents dans le foyer commun de la demeure & les jette au milieu de la charpente du toit; quelques inſtants plus tard la flamme s'élançant par toutes les iſſues enveloppoit le bâtiment entier de ſes langues ardentes, comme ſi la malédiction du petit Pariſien contre la maiſon de l'imprimeur avoit dû avoir ſon effet ſans retard.

La famille de Fuſt, réunie dans la cour du grand Saint-Humbert, envoyoit de là ſes gémiſſements au ciel & d'inutiles imprécations aux pillards qui, après avoir ſaccagé & brûlé la maiſon, en quittoient les débris fumants pour aller plus loin tenter la fortune en continuant leur œuvre. Il ne ſera pas difficile de comprendre que les efforts des ouvriers imprimeurs qui, ne ſachant à quel ſaint ſe vouer, s'ils devoient eſſayer d'éteindre le feu ou tenter de ſauver ce que la flamme avoit épargné, reſtaſſent ſans grand réſultat; les voiſins non plus, au milieu de la bagarre, ne ſe ſentirent guère l'envie de venir à l'aide d'un homme qui, par ſon attitude hautaine dans la fortune, les avoit plutôt éloignés. Fuſt, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit, s'arrachoit les cheveux, les jetant dans les flammes qui dévoroient ſon foyer; le bourgmeſtre enfin, ſon propre frère, trop occupé de la détreſſe générale, ou ce qui ſeroit plus probable, tout abſorbé par le ſoin de garder



ſon bien, ne trouva pas le temps de ſonger à ſa chair & à ſon ſang. Partout dans la malheureuſe Maïence on ne voyoit qu'ennemis, pillards, maſſacreurs; les portes de la ville étoient fermées & les ouvertures des maiſons particulières exactement barricadées de l'intérieur. Fuſt, incapable de prendre un parti, demeuroit immobile à regarder les flammes, pendant que Chriſtine au déſeſpoir cachoit ſon viſage ſur la poitrine de ſon mari. Les ouvriers ſe traînoient ici & là mains jointes, & au-deſſus d'eux tous le feu pétilloit, les poutres conſumées s'abîmoient, & dans l'air voloient des cendres de papier avec leſquelles la fraîche briſe du matin jouoit malicieuſement.

On auroit peine à décrire l'impreſſion cauſée par cette ſcène; c'étoit le ſilence & la ſolitude, l'anéantiſſement & le déſeſpoir au milieu de la confuſion & du bruit; à ce moment un nouveau perſonnage parut : « Que Dieu & ſon aide ſoient avec vous tous, pauvres infortunés! » dit l'arrivant du ton d'une compaſſion à la fois ſincère & profonde. Si nous ajoutons qu'au lieu de remerciements le nouveau venu n'obtint qu'un ſalut contraint, & ne rencontra que des yeux où perçoient la haine & la défiance, chacun devinera bien vite que c'étoit Iean Gutenberg, qui, une valiſe ſur le dos, le bâton du pèlerin à la main, le pourpoint trouſſé pour le voyage, venoit d'entrer dans la cour du grand Saint-Humbert.

En effet c'étoit lui, & Fuſt, heureux de trouver quelqu'un ſur qui décharger ſa colère, lui lança ces mots en même temps qu'un regard ardent comme les flammes qui dévoroient ſa maiſon : « Homme, que venez-vous chercher ici? Viendriez-vous repaître vos yeux de la vue de notre miſère, ou peut-être mendier votre pain chez des

mendiants? » Celui qu'on offenſoit de la ſorte ſe contenta de ſecouer doucement la tête, & ſans ſeulement prendre garde à Schœffer qui, à la vue de Gutenberg, s'étoit détourné emmenant avec lui Dame Chriſtine : « Ie me ſuis figuré, reprit le vieillard, que dans ce temps de commun malheur vous auriez ſans doute oublié nos petites querelles d'autrefois; & ſi je ſuis venu, c'eſt pour connoître votre ſort, déſireux de vous tendre une main ſecourable ſi la choſe eſt en mon pouvoir. I'ai perdu ſouvenance que jadis nous nous ſommes quittés brouillés, croyant avoir moyen encore de porter de l'intérêt à une maiſon où j'ai travaillé de ſi longues années avec vous & votre gendre. » Fuſt, pour toute réponſe, ſe contenta de murmurer : « Vous le voyez, il n'y a plus rien ici à faire ou à prendre; nous ſommes ruinés autant que vous. »

« Maître, reprit Gutenberg, plus de jalouſie meſquine; je ne me ſuis pas tiré d'affaire mieux que vous. Les gens de Naſſau en ont fait des leurs chez le Syndic; mes preſſes ſont briſées, mes lettres diſperſées; il ne reſte plus que la maiſon & ſes murailles nues. »

Schœffer pendant ce temps étoit rentré, il prit part à la converſation, & dit avec amertume à ſon ancien patron : « Eh bien, très-digne Seigneur, vous n'avez plus préſentement, ce me ſemble, qu'à vous tranquilliſer fort. Ne ſait-on pas que vous ne poſſédez aucun droit direct ſur vos preſſes, & que vous ne continuez le métier qu'aux riſques & périls du Syndic! » A cette dure apoſtrophe l'on eût vu le viſage du vieillard Gutenberg ſe couvrir de la plus vive rougeur : « C'eſt la vérité, la choſe eſt comme vous la dites, répliqua-t-il, mais qui mieux que vous doit connoître l'auteur de mon infortune. Ie ne m'embarraſſe nullement du peu que j'ai pu perdre; ce que je regrette,

je regrette, c'eſt de voir mon œuvre interrompue, c'eſt le temps & les forces qui m'échappent, deux choſes dont un vieillard doit être avare; voilà ce qui me peine; car qui ſait où & quand le Maître retrouvera un lieu où remonter ſa table de compoſition? »

« Penſez-vous donc encore, lui demanda Fuſt d'un ton d'abattement, que l'on puiſſe jamais établir de nouveau ici une imprimerie? La vôtre & la mienne ont été les deux premières, croyez-moi, elles ſeront les deux dernières. Un chacun ſe gardera déſormais de reprendre un métier ſur lequel pèſe ſi viſiblement la malédiction du ciel. Vous & nous ruinés de la ſorte de fond en comble! O maudite ſoit l'heure où vous avez paſſé la première fois le ſeuil de ma maiſon, où, par de belles paroles, vous m'avez entraîné à concourir à cette œuvre de Satan! Puiſſe-t-elle paſſer cette œuvre & s'évanouir comme la fumée qui ſort de ma maiſon, s'abîmer comme cette poutre calcinée contre laquelle s'appuyoit la première preſſe! »

Un nouveau craquement ſervit d'accompagnement à ce ſouhait terrible; la cour & la rue qui la touchoit furent enſevelies ſous les décombres, la pouſſière, les cendres, les éclats de bois enflammés. Un ouvrier demeura ſous l'avalanche, les autres s'enfuirent en pouſſant des cris; Schœffer entraîna ſa femme éplorée loin de cette ſcène de déſolation; il n'y eut que le vieux Fuſt & Iean Gutenberg qui continuèrent à reſter ſeuls au milieu des ruines; le premier, les deux mains couvrant ſes yeux, étoit tombé preſque à terre ſur ſes genoux tremblants; Gutenberg, au contraire, comme animé d'une énergie toute juvénile, ſe releva, & appuyant ſa main droite ſur l'épaule de ſon antagoniſte, lui adreſſa les paroles ſui-

vantes à peu près du même ton dont il lui auroit adreſſé une prophétie : « O gens de petite foi, qui croyez, parce que le temple eſt en flammes, que la Divinité doit auſſi brûler ! Ce qui vous arrive, vous arrive juſtement, car ce que vous avez fait eſt moins en vue de l'art & de ſon avancement qu'en vue de votre intérêt perſonnel. Ie vous le dis en vérité, Maître Fuſt, cet art dont vous déſeſpérez ſera éternel, comme la parole qui l'a créé eſt grande devant les hommes, & il périra auſſi peu dans l'incendie de votre maiſon que périra ce ciel qui s'étend ſi bleu, ſi calme, ſi élevé au-deſſus de nous. Regardez, Maître Fuſt ! votre atelier eſt vide, vos ouvriers ſont loin ! penſez à ce que je vous dis ! le ſort, au-deſſus de votre tête courbée par le malheur, jette les cendres de vos livres à tous les vents du ciel ; eh bien, par ce fait que nous venons d'être arrêtés ici dans notre œuvre, & que nous ſommes chaſſés de nos foyers, notre art ſe répandra au loin dans tous les coins du monde. Laiſſez brûler, ô Fuſt, ce qui peut ſe brûler ! L'art de l'imprimerie eſt un Phénix qui renaîtra de ſes cendres pour couvrir le monde entier de ſes ailes ! »

Le Seigneur Archevêque Adolfe de Naſſau s'étant ſouvenu de Iean Gutenberg l'Imprimeur, le fait chercher par un de ſes cavaliers, qui le trouve proche du Rhin dans la cabane d'un pêcheur. Chapitre V.

DANS le pays du Rheingau, ſur la rive droite du grand fleuve, à quelques lieues au-deſſous de Maïence, ſe trouve une petite ville à laquelle on donne de nos jours, ſuivant ſa fantaiſie, deux noms différents : on l'appelle tantôt Eltvil, tantôt Elfeld. Quand ces monſtres fumants, les bateaux à vapeur, paſſent en mugiſſant devant les modeſtes maiſons d'Eltvil, c'eſt à peine ſi, lorſque la cloche fait entendre ſa voix argentine, un petit canot porteur du drapeau rouge & blanc ſe détache & fend l'onde preſtement. On aborde, les paſſagers montent au grand navire, mais tout au plus les touriſtes qui ſe prélaſſent ſur le tillac daignent-ils jeter un coup d'œil diſtrait ſur leurs nouveaux compagnons de route, & ils ont raiſon, car que peut faire à la blonde fille d'Albion, étendue ſur un des bancs du pont, la gracieuſe fille du Rheingau, qui, un panier au bras & ſon tricot à la main, monte ſilencieuſe, & après avoir adreſſé un dernier adieu aux amis & amies qu'elle laiſſe au rivage, va s'aſſeoir ſans bruit ſur un tabouret de campagne.

C'eſt pour nous à Eltvil que va ſe renouer le fil de notre narration, ſi bruſquement rompu par l'incendie de Maïence. Trois années s'étoient paſſées depuis cet événe-

ment, pour les pauvres habitants des pays du Rhin, trois années cruelles entre toutes. Gutenberg avoit repris comme autrefois le bâton du voyageur; Claude Muſny marchoit devant chargé du léger bagage de la petite caravane, & cet heureux enfant d'une nation légère, grâce à ſa gaîté que ne pouvoient atteindre ni les privations ni les contrariétés, redonnoit de temps à autre au vieillard abattu quelques inſtants de ſérénité. Laurent Beildeck, inſéparable de ſon vieux maître, ſe tenoit à côté, ſoutenant parfois les membres fatigués de Gutenberg, ou, quand il le falloit, venant au ſecours de ſa vue affoiblie.

Quelle caravane & quelle route! & que devoit ſe dire à lui-même celui qui en étoit le guide & l'acteur principal? alors ſurtout qu'il repenſoit à la première fois où, aiglon s'étant élancé de ſon aire, il avoit pris ſon vol dans cette même direction! Beildeck ſe garda de prononcer une ſeule parole capable de rappeler ce temps au vieillard, mais un ſoir que nos voyageurs avoient fait halte ſur une colline au bord du Rhin, Gutenberg rompit le ſilence général par ces paroles prononcées avec une émotion douloureuſe: « Te rappelles-tu, mon vieux Beildeck, comment en l'an 20 nous avons fait enſemble cette route? Moi, fièrement à cheval, jeune patricien fanfaron comme tous les autres, je me ſentois l'égal des Furſtenberg, des Volksberg, des Gelthuss, des Humbert; me vois-tu avec ma belle plume flottante attachée à ma barrette de velours, j'avois ſur le corps un pourpoint fort tailladé de crevés & orné d'une abondance de rubans. Ah! Laurent, que c'étoit beau! Et avec quelle joie nous dépaſſions les cavaliers lourdement montés envoyés par les abbaïes & par la bourgeoiſie, déſireux que nous étions

de nous trouver des premiers à ſaluer l'Empereur Rupert; & après, quand nous avons été loin, comme le peuple de Maïence eſt venu aſſaillir nos maiſons..... » — « C'étoit alors le bon temps, » dit le vieux Beildeck avec un ſoupir en ſecouant la tête.

« Oui, tu as raiſon, c'étoit là le bon temps, répondit Gutenberg; hélas! à quand la fin de notre vie errante & de nos miſères? » A ces mots qui ſortirent de ſa bouche du ton de l'amertume, le noble vieillard fixa ſon regard ſur le ſoleil qui ſe couchoit dans ſa gloire, & dont les rayons brillants entourèrent ce crâne dépouillé, ce viſage pâli par l'âge & par les épreuves; l'on eût dit qu'ils deſſinoient tout autour comme la couronne lumineuſe d'un martyr.

Des ſoucis, Gutenberg n'en parloit pas ſans raiſon, car pendant trois années de ſuite la petite caravane avoit erré le long du Rhin, tantôt le deſcendant, tantôt le remontant, & nos trois voyageurs étoient arrivés ainſi juſqu'à Strasbourg où Gutenberg tenoit à ſe rendre encore une fois dans l'eſpérance d'y retrouver d'anciens amis. Il frappa en tous lieux, mais ne rencontra que des cœurs fermés ou des portes cloſes. Perſonne ne ſe ſoucioit de la typographie, le ſac de Maïence avoit répandu dans tous les pays du Rhin une foule d'ouvriers fugitifs, & en particulier un ſi grand nombre d'imprimeurs que nulle part il n'y eut la moindre place pour le vieillard; ſe mettre au ſervice des autres, voilà à quoi le maître ne pouvoit ſe réſoudre; Gutenberg auroit voulu avoir ſon atelier à lui, travailler à ſon heure, avec l'eſcarcelle quelque peu garnie.

Au bout de trois ans la caravane trouva bruſquement un terme à ſes pérégrinations, terme qu'elle n'auroit, il

eſt vrai, pas choiſi : Gutenberg tout à coup tomba dangereuſement malade. Ce ne fut qu'avec difficulté que ſes deux compagnons parvinrent à lui procurer un abri & un gîte chez un batelier, ou, comme on le diſoit alors, chez un navatier, qui poſſédoit ſur la rive gauche du Rhin, en face du riche & puiſſant couvent d'Erbach, une cabane où il vivoit péniblement, en partie de ſa pêche, en partie du profit qu'il trouvoit à tranſporter dans ſa nacelle les pèlerins qui ſe rendoient au monaſtère. C'eſt là que Gutenberg dut s'arrêter atteint par la maladie. Le lieu, ſuivant ſon déſir, étoit éloigné de la demeure des hommes que le vieillard, ſoumis à tant d'épreuves & aigri par le chagrin, s'efforçoit d'éviter chaque jour davantage; la cabane, comme enſevelie ſous les pampres, dominoit le Rhin dont les ondes baignoient preſque ſon ſeuil.

C'eſt ainſi que dans l'année 1465 de notre Seigneur Iéſus, Iean Gutenberg, cet inventeur de l'art d'imprimer, giſoit ſous ce miſérable toit, en proie à la maladie, oublié, abandonné du reſte des humains. La mauvaiſe ſaiſon étoit arrivée & l'avoit ſurpris encore en route ; l'épuiſement, la maladie, les chagrins, les déceptions de toutes les eſpèces avoient accablé à la fois le vieillard ; de là ces regards pleins d'angoiſſe que jetoient ſes deux compagnons ſur le grabat de leur maître. Ils ſe partageoient les ſoins à donner au malade, & pendant que Claude Muſny alloit de côté & d'autre offrir ſes ſervices aux vignerons ou aux religieux du couvent, Beildeck reſtoit auprès de Gutenberg. De temps en temps, à de rares intervalles, un moine d'Erbach, expert dans l'art de guérir, à la demande de Claude, paſſoit l'eau pour viſiter le vieil infirme, dont le médecin ordinaire n'étoit autre qu'un berger du voiſinage qui, au moyen de philtres & de priè-

res, eſſayoit vainement de rendre la vie à une exiſtence uſée.

Un ſoir des derniers jours de l'automne de cette même année, le berger, Beildeck & le jeune François ſe tenoient aſſis près de Gutenberg à ſurveiller ſon ſommeil agité par la ſièvre; au dehors la nuit étoit ſombre & triſte; les flots du Rhin gonflé par les pluies battoient preſque les murs de la chaumière, & un vent âpre qui s'engouffroit entre les collines faiſoit trembler ſous ſes rafales toute la charpente de la pauvre cabane. Le malade venoit de paſſer une mauvaiſe journée, il ſe plaignoit d'éprouver une chaleur brûlante à la tête, ſurtout dans les yeux, & Beildeck remarqua, non ſans inquiétude, de quelle main héſitante & mal aſſurée Gutenberg avoit pris l'écuelle qu'on lui préſentoit. Claude ſe tenoit aſſis ſans rien dire au pied de la couche, & chaque fois que Gutenberg faiſoit un mouvement ou plaignoit, le berger murmuroit d'inintelligibles prières; Beildeck, debout contre la fenêtre, écoutoit le bruit du fleuve & les gémiſſements du vent.

L'obſcurité étoit déjà profonde dans la cabane quand Gutenberg ſe réveilla; ce fut d'une voix éteinte qu'il demanda de la lumière. Beildeck ſortit & alluma une torche de réſine qu'il revint placer au centre d'un anneau de fer fiché à cet effet dans la muraille, tout proche du lit du malade. Celui-ci, en entendant la porte grincer ſur ſes gonds, ſe leva à demi : « De la lumière, » s'écria-t-il, puis au bout d'un inſtant avec impatience : « N'y a-t-il donc perſonne ici qui daigne faire la grâce à un vieillard de lui allumer un peu de lumière pour éclairer ſa longue nuit? »

Beildeck tout tremblant tira vivement le jeune Fran-

çois vers l'autre bout de la couche: « Maître chéri! dit-il, veuillez vous retourner & ouvrir les yeux, la torche eſt à ſa place comme d'habitude. »

« Ie te dis que tu mens, lui cria Gutenberg avec emportement; tout n'eſt-il pas noir ici comme dans un tombeau? Claude, mon enfant, réponds-moi! où es-tu? »

Celui qu'on appeloit étoit à côté de la tête de ſon maître, il ſe pencha en frémiſſant vers lui: « Me voici, » murmura-t-il, & prit vivement la main du malade; mais celui-ci le repouſſant avec vivacité, avança ſa main vers la torche qu'il ſaiſit & la porta à ſes yeux. Il ne la voyoit plus.

Ce fut avec un cri de déſeſpoir & en enterrant ſous ſes mains ſes yeux fermés au jour, que Gutenberg ſe rejeta ſur le grabat: « Ie vous entends, dit-il à ſes deux compagnons qui éclatoient en ſanglots, mais je ne vous vois pas; je ſens l'odeur de la réſine, mais le rayon de ſa lumière ne perce plus la nuit qui m'enveloppe. O malheureux que me voici! Hélas! je ſuis Tobie, mais Tobie ſans ſon fils! »

Paſſé les premiers moments, pendant leſquels Gutenberg donna cours à tout ſon déſeſpoir, le ſilence ſe rétablit dans la chambrette. Le berger, qui en ceci reſſembloit fort aux docteurs de nos jours, quand il vit qu'il ne ſavoit plus que faire, ſe hâta de s'enfuir à petit bruit; le jeune François, en proie à la plus vive douleur, ſe tenoit à genoux près du lit, tandis que Beildeck, la torche à la main, l'approchoit des yeux du vieillard, comme s'il avoit cherché à leur rendre ainſi la lumière qui leur étoit ravie ſans retour.

Tel étoit le tableau que préſentoit l'intérieur de la cabane, quand le bruit d'un cheval qui approchoit vint

tout à coup



tout à coup tirer nos pauvres affligés de leur ſilence; Beildeck ſe préparoit à ouvrir la fenêtre pour voir ce dont il s'agiſſoit, quand le pêcheur fit entrer un cavalier trempé juſqu'aux os, crotté juſqu'à l'échine. « Tenez, lui dit le pêcheur, voyez vous-même à trouver celui que vous cherchez. »

Le cavalier courba ſa haute taille pour paſſer ſous la porte baſſe: « Celui que je cherche, dit-il à Beildeck qui s'avança non ſans un air d'humeur, ſe nomme Iean Gutenberg, & il eſt de Maïence. »

Le vieillard en entendant une voix étrangère prononcer ſon nom, avoit prêté l'oreille; il fit auſſitôt ſigne à ſon valet de ſe taire. Son orgueil ſe révoltoit à l'idée qu'on pût le trouver dans un lieu pareil; ſe tournant vers la porte d'où la voix étoit venue, il répondit aſſez bruſquement au cavalier: « Et qui vous a dit de venir chercher ce Seigneur ici, dans cette miſérable cabane? Paſſez votre chemin, mon ami, & laiſſez en paix d'honnêtes gens! »

« C'eſt dommage, répliqua le cavalier en lançant un coup d'œil de défiance au malade, oui c'eſt grand dommage qu'un meſſage ſi heureux rencontre un ſi mauvais accueil. Celui à qui s'adreſſe ce que j'ai à dire me recevroit à coup ſûr plus poliment. »

« En êtes-vous bien certain? »

« Ie le penſe du moins, dit-il en tirant de deſſous ſon pourpoint un rouleau de parchemin. Voici que j'apporte de la part de Sa Grandeur, notre très-digne Seigneur l'Archevêque, une lettre, laquelle ne manqueroit pas de réjouir le vieux Gentilhomme, ſi je pouvois ſeulement la lui faire tenir à lui-même. Il y a des ſemaines que je ſuis ſur ſa piſte, & c'eſt hier Meſſieurs les Supérieurs d'Erbach qui m'ont envoyé ici. »

A ces mots Claude & Laurent, ſur les viſages de qui l'attente ſe pouvoit lire, s'approchèrent du cavalier: « Si vous vous décidiez, dit Laurent en faiſant un geſte pour montrer le malade, à nous remettre votre meſſage, je vous jure ſur ma tête qu'il ne pourroit tomber en meilleures mains, car la retraite du Seigneur Iean Gutenberg nous eſt parfaitement connue. » — « Allons, répondit le cavalier qui fit ſemblant de comprendre, je le veux bien, » & il mit le rouleau dans les mains du vieillard. « Pour mon compte, me voici à la fin déchargé de mon ennuyeuſe commiſſion, & ſi le batelier veut me faire traverſer le Rhin encore cette nuit, je pourrai tout d'abord regagner Eltvil, où mon très-gracieux Maître l'Archevêque Adolfe, que Dieu conſerve, a fixé ſa réſidence. »

Les éperons du cavalier retentiſſoient encore ſur le ſeuil que Claude avoit déjà enlevé le rouleau aux mains de Gutenberg, & s'étant approché en hâte de la torche réſineuſe, il jetoit rapidement un coup d'œil ſur la miſſive à laquelle pendoit dans un étui le grand ſceau en cire de l'archevêque: « Maître, s'écria-t-il avec une exclamation de bonheur en tombant ſur ſes genoux, c'eſt quand la détreſſe eſt la plus grande que le Seigneur eſt le plus près, » & ſes larmes qui n'étoient plus de chagrin mais de joie, ſes baiſers couvroient les mains du vieillard.

« Paix, paix, jeune écervelé, diſoit Gutenberg qui avoit peine cependant à maîtriſer ſon émotion, qu'y a-t-il donc dans cette miſſive capable d'exciter à ce point notre petit François? »

« La délivrance pour vous, ô mon Maître, » répétoit Claude avec jubilation, & il remit le parchemin à Gutenberg, qui de ſes doigts tremblants toucha le ruban & le ſceau. Claude avoit oublié que le vieillard étoit dé-

ſormais hors d'état de lire, Beildeck dut le lui rappeler; Claude reprit donc le rouleau & ſe mit à déchiffrer non ſans difficulté, ni ſans être interrompu par les ſanglots du vieux Laurent, ce document, relique précieuſe, que nous allons reproduire dans le langage naïf du temps:

« — *NOUS, Adolfe, Seigneur élu & Archevêque confirmé de Maïence*, nous reconnoiſſons par la préſente, avoir pour agréables & utiles à notre perſonne, les ſervices que nous a rendus notre cher & fidèle Iean Gutenberg : c'eſt pourquoi, mû d'une grâce toute particulière, nous l'avons choiſi & élu pour notre Serviteur digne de faire partie de notre cour. Ne devant & ne voulant, tant qu'il vivra, lui refuſer nos bons offices, eſpérant que pour notre ſervice il ſe pourra guérir, nous lui octroyons chaque année, quand nous habillons le commun de nos gens, de le vêtir comme ſont vêtus nos gentilſhommes, de lui faire donner notre vêtement de cour, & chaque année vingt boiſſeaux de froment & deux foudres de vin pour l'uſage de ſa maiſon : & pour que le dit Gutenberg n'ait pas la tentation de les vendre ou de les donner, les dits boiſſeaux de froment & les dits foudres de vin auront leur entrée libre & franche de droits dans notre ville de Maïence, tant que vivra le dit Gutenberg, & ſera & demeurera notre Serviteur. En foi de quoi nous lui expédions la préſente. »

Le rouleau de parchemin échappa des mains de celui qui le liſoit, & c'étoit choſe touchante que de voir le vieux Laurent ſerrant la main droite de ſon maître adoré, le regard fixé avec béatitude vers le ciel, murmurant tout bas: « A préſent, Seigneur, laiſſe ton ſerviteur aller en paix! »

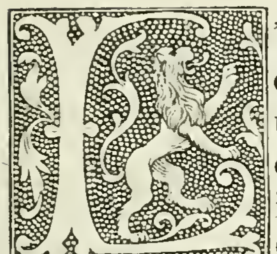
Pour Gutenberg, pâle & immobile ſur ſa couche, des

larmes rouloient iſolées de ſes joues ſur ſa barbe griſonnante, mais pas un muſcle de ſon viſage ou de ſon corps ne témoignoit que la vie le poſſédât encore; & quand ſes deux compagnons fidèles eſſayèrent de reprendre chacun une de ſes mains, il les repouſſa doucement, des ſanglots lui échappèrent, & il leur dit en ſecouant la tête: « Il eſt trop tard! — ces yeux ne voient plus rien, — ils ne peuvent que pleurer! »

Nous qui, venus au monde quatre ſiècles plus tard, & qui, ſuivant une inſcription pompeuſe: *aere per totam Europam collato*, ce qui veut dire au moyen de ſouſcriptions recueillies dans toute l'Europe, érigeons monuments ſur monuments, à Maïence, à Strasbourg, à Gernsheim, à Harlem & Dieu ſait où encore, en l'honneur de l'art & de ſon inventeur, que n'enfermons-nous plutôt dans le ſocle de la ſtatue un morceau du parchemin porteur du vieux document? Et toi, belle lectrice, qui ne penſes qu'avec raviſſement à tout l'eſprit répandu dans l'album de Gutenberg; & vous, ſucceſſeurs & diſciples du grand maître, qui bâtiſſez pour vous & vos imprimeries des palais; curieux enfin, qui trouvez que 10,000 écus dépenſés pour une fête ne pèſent pas trop dans le budget d'une ville, rappelez-vous celui qui en fut la cauſe & en demeure le héros; il dut à la largeſſe d'un prince généreux de recevoir par année vingt boiſſeaux de froment & deux foudres de vin.

Mais ici taiſons-nous, & pas un mot de plus, car, lecteur, vous devez ſavoir ce que dit certain proverbe: « Vieille chanſon, vieille hiſtoire! »

Mort de Iean Gutenberg. Priez, lecteur, pour le repos de ſon âme; ſa pauvre dépouille dort dans une tombe inconnue. Chapitre VI.



'HISTOIRE, en nous tranſmettant le décret d'Adolfe de Naſſau, nous a conſervé une preuve de la généroſité de ce prince de l'Egliſe, mais elle reſte muette quand il s'agit de nous dire par quels ſervices Gutenberg pouvoit s'être attiré cette grâce. Quelques auteurs prétendent que le vieillard, partiſan ſecret de Naſſau, avoit aidé à ſurprendre ſa ville natale; la retraite dans laquelle vivoit Gutenberg, ſon éloignement ſurtout pour les affaires du monde ne permettent pas de s'arrêter à cette ſuppoſition; pour notre part, nous aimons mieux admettre que l'archevêque, après s'être emparé violemment de ſa capitale, s'étoit ſouvenu de celui qui en étoit un des enfants; le haſard ſans doute avoit remis en mémoire au Seigneur Adolfe l'inventeur pauvre & errant d'un art qui déjà alors commençoit à faire grand bruit. Pourquoi vouloir expliquer ce qui, ſans explication aucune, ſeroit infiniment plus beau & plus humain.

L'archevêque tenoit ſa cour à Eltvil. La ville dans ce temps devoit être bien plus peuplée & plus importante qu'elle ne l'eſt de nos jours. Le grand château d'Eltvil n'avoit pas été encore victime des flammes françoiſes & l'archevêque Adolfe, ne ſe fiant point encore complétement aux cœurs & aux ſentiments des brebis de ſon troupeau, n'avoit pas voulu établir ſa réſidence dans Maïence

même. Ce fut donc vers Eltvil que ſe dirigea Iean Gutenberg, appuyé ſur ſon fidèle Claude & accompagné de Laurent Beildeck; ce n'étoit plus un errant Béliſaire; ce n'en étoit pas moins un pauvre vieillard aveugle que la grâce de ſon Prince étoit venue chercher bien tard, & que la faveur des cours ne pouvoit plus guère ranimer. Lecteur, diſpenſez-moi de vous retracer cette ſcène, quand le vieil aveugle arriva à la réſidence archi-épiſcopale pour y faire en perſonne ſes remerciements à ſon puiſſant Seigneur; à la vue de cette haute figure ſi fort courbée par l'âge & par les infirmités, l'on vit des prélats tout replets, brillants de ſanté, ſe demander à demi-voix les uns aux autres: « Eh bien! voilà donc l'homme qui enſeigne à imprimer des livres? » Nous ne penſons pas qu'à ces paroles une ſympathie ni vive ni profonde ſe manifeſtât chez les porteurs d'étoles ou de cuiraſſes pour l'homme inventeur d'une œuvre ſi immenſe. Après tant de ſacrifices & de malheurs, le ciel n'accorda au vieux Maître de jouir de ſon modeſte avoir que peu d'années; il ſembla, paſſez-moi cette comparaiſon, elle n'eſt pas nouvelle, qu'on vît le ſoleil prêt à ſe coucher, déchirant le voile de nuages qu'il a devant lui pour diſparoître l'inſtant d'après dans toute ſa tranquille majeſté derrière les collines. Gutenberg, lui, ne le voyoit plus ce beau ſoleil ſe levant ou ſe couchant ſur le Rheingau, mais de temps à autre néanmoins il alloit, guidé par ſes deux compagnons fidèles, s'aſſeoir au bord du grand fleuve pour écouter ce doux murmure de l'onde qui paſſe. Ses lèvres ne laiſſoient plus échapper que peu de paroles, ſes lèvres, hélas, avoient dû ſavourer tant d'amertume qu'à peine goûtoient-elles le miel des derniers jours; ſous l'impreſſion de la douleur elles reſtoient obſtinément fermées.



C'eſt ainſi que l'année 1466 s'étoit écoulée pour nos trois amis toujours fidèles à leur retraite; on étoit au printemps qui envoyoit à la terre ſes premières tièdes haleines; Gutenberg, âgé pour lors de ſoixante & dix ans, ſe tenoit un matin à la fenêtre de la cabane, tandis que non loin de lui ſon jeune compagnon rattachoit à la muraille les pampres qui tapiſſoient l'humble demeure. Ballades & rondeaux s'échappoient ſans relâche de la bouche du joyeux Pariſien; Gutenberg peut-être n'y comprenoit pas grand'choſe, mais le chant naïf & gai de Claude l'amuſoit.

Ils en étoient là quand tout à coup le jeune homme s'entendit appeler vivement par ſon maître; il dépoſa auſſitôt ſa ſerpe & courut à la porte de la maiſon où il trouva Gutenberg qui, en s'aidant de ſon bâton, s'efforçoit de venir à ſa rencontre: « Ta chanſon, lui dit le vieillard d'une voix tremblante, ta dernière chanſon, répète-la-moi. » Claude regarda ſon maître d'un air de ſurpriſe, puis ſe mit à entonner de nouveau :

Soir & matin, filles, n'allez ſolettes
Quierre és gazons derraines violettes.

A peine Gutenberg laiſſa-t-il prononcer ces quelques mots, qu'interrompant le chanteur il l'attira violemment & le ſerra ſur ſa poitrine: « Ieune homme, s'écria-t-il, d'où ſais-tu cette chanſon? » — « C'eſt ma mère, répondit Claude, qui me l'a appriſe un jour qu'étant encore enfant je jouois au petit palet ſur la place de Grève. » Ici le vieillard demeura un moment en proie à ſa rêverie; au bout de quelques inſtants il reprit: « Vois-tu, Claude, tu es un brave garçon & par ta fidélité tu as mérité ma confiance. Cette chanſon m'a été au cœur parce qu'elle

eſt pour moi la dernière parole, le dernier ſon de voix d'une perſonne que j'ai aimée, tendrement aimée. Depuis que je l'ai entendue, ta chanſon, que d'années ſe ſont écoulées; je ne l'entendrai plus cette voix, hélas! non jamais plus comme autrefois! »

Gutenberg vaincu par ſon émotion garda le ſilence, & peut-être valoit-il mieux pour lui qu'il ne pût voir dans quel état ſes paroles avoient mis le jeune homme: « A préſent, Claude, reprit-il au bout de peu de minutes, va; retourne à la vigne, mais tu me chanteras cette chanſon une fois tous les ſoirs, entends-tu? Ta main, mon enfant. » Claude tendit ſa main. « Tu trembles; dis? qu'as-tu, qu'y a-t-il? » demanda Gutenberg d'un ton de méfiance, comme le font volontiers les aveugles. — « Rien, Maître. » — « Et moi je veux ſavoir ce qu'il y a? ta main eſt brûlante. » — « Mais, c'eſt parce que vous venez de me dire que vous avez confiance en moi, & au même moment vous me cachez ce qui vous fait du chagrin! »

Claude avoit prononcé ces derniers mots avec angoiſſe, preſque du même ton qu'un ſuppliant qui auroit hâte de profiter d'un moment favorable. Gutenberg ſe détourna, & après un ſilence aſſez prolongé, il dit au jeune François à demi-voix: « Claude, ta chanſon, une de tes compatriotes au temps jadis me l'a chantée en prenant congé de moi; une aimable fille & un noble cœur; elle ſe nommoit comme ta mère; tu dis que ta mère ſe nomme Giſquette? » Le vieillard cacha ſon viſage dans ſes mains, tandis que Claude, tombant aux pieds de Gutenberg, embraſſoit ſes genoux, murmurant: « Mon père, mon père! Ne devinez-vous pas? celle qui chantoit cette chanſon étoit ma mère! »

Un cri échappa à Gutenberg, ſa main laiſſa tomber ſon bâton;

ſon bâton; les yeux de l'aveugle ſembloient chercher le viſage du jeune homme agenouillé: « Tu mens, lui dit-il, aie pitié de moi! oh! ne me mens pas! »

« Par la lumière de ces yeux que j'aime, laquelle ils ont perdue, par le cœur de Giſquette, non je ne mens pas. Ie ſuis ton fils & elle étoit ma mère! » Claude avoit prononcé ces mots avec toute ſa vivacité françoiſe; Gutenberg ne répondit rien; ſa poitrine ſe ſoulevoit avec effort; on voyoit en lui une lutte entre le déſir de croire & le doute. « Mais pourquoi?.... » demanda-t-il. « Père, répondit auſſitôt Claude, qui comprit tout d'abord l'idée de Gutenberg, ne commences-tu pas à comprendre maintenant quelle a été ma miſſion, pourquoi je me ſuis introduit auprès de toi, pourquoi je t'ai ſuivi, comment enfin je ſuis arrivé à t'aimer ainſi que je le fais, juſqu'à l'adoration! Et ne devines-tu pas que ma mère m'avoit lié la langue au palais par le ſerment ſolennel de ne jamais prononcer un ſeul mot qui la rappelât à ta mémoire, juſqu'à ce que toi-même de quelque façon tu euſſes fait mention d'elle! Sois, s'il le faut, m'a-t-elle dit, ſon plus humble valet, car il eſt ton père, & ſi tu trouves Gutenberg heureux, ce que mes prières les plus ferventes demandent au ciel, s'il a oublié les jours d'Aix-la-Chapelle, ô ne va pas évoquer l'ombre de la pauvre Giſquette pour la placer entre lui & le bonheur. Mais s'il eſt malheureux, de lui-même il ſe ſouviendra de moi; alors tombe à ſes pieds, baiſe la trace de ſes pas & dis-lui: « Sois conſolé, c'eſt *elle* qui t'envoie ton fils! »

« Aſſez, par les plaies du Sauveur, aſſez! » cria Gutenberg en étreignant dans ſes bras le jeune homme à genoux devant lui, « oui, c'eſt bien elle, je la reconnois-là. Mon fils, mon enfant! »

h. i.

La foudre n'auroit pu féparer ces deux hommes dans leur embraffement. Le vieillard hors d'état de voir le fils qui lui étoit donné, ne proféroit aucune plainte; fes lèvres, fes mains, fes bras pour lui rempliffoient l'office des yeux: « Avant de favoir, dit Gutenberg, quel tréfor j'avois en toi, je me rappelle avoir retrouvé dans ton expreffion aimable & franche quelque chofe de ma Gifquette. »

Paffé le premier faififfement, fuite de cette découverte inattendue, Gutenberg reprit affez de calme pour parler à Claude de fa mère. Il ne pouvoit voir les yeux du jeune homme levés au ciel, mais à la douloureufe vivacité avec laquelle le garçon fe jeta fur le fein de fon père: « Ie comprends, lui dit-il, elle m'attend là-haut. »

Laurent Beildeck, à fon retour des champs, trouva le vieillard & Claude toujours heureux l'un près de l'autre: « Laurent, cria Gutenberg à l'arrivant dont il avoit reconnu le pas, Laurent, j'ai un fils! »

Beildeck reçut cette déclaration non fans furprife, & Claude, moins pour juftifier fes allégations que pour fournir une preuve palpable au vieux ferviteur, tira du bahut un petit miroir de métal poli, orné d'un côté d'une image fculptée fur la bordure. « Dis au Maître, Beildeck, quelle image il y a derrière ce miroir. » — « Une Sainte Vierge, le cœur percé de trois épées, portant dans fes bras l'enfant Iéfus crucifié. » — « Et au-deffous, reprit vivement Gutenberg, ne lit-on pas gravé fur le bois: *Ecce mulier filium tuum!* O donnez, donnez ce miroir! c'eft moi qui en ai fait préfent à Gifquette la première fois que je la vis fur la place de la cathédrale à Aix-la-Chapelle! » Et Gutenberg faififfant cette relique d'un temps plus heureux la porta à fes lèvres.

L'heure où il avoit remis ce miroir à une main aimée,

toute cette époque de ſa vie ſe repréſenta dans ce moment à Gutenberg, c'étoit le rayon de ſoleil qui vient éclairer un inſtant les neiges du glacier. Un peu plus tard le vieillard raconta à ce fils qu'il avoit retrouvé & à ſon fidèle Beildeck, ce qui ſuit: « C'étoit dans l'année 1440, à l'époque où toute l'Europe chrétienne a la coutume de ſe rendre en pèlerinage dans l'antique & célèbre ville d'Aix-la-Chapelle, viſite ſainte, comme on le dit, qui ſe fait tous les ſept ans aux reliques merveilleuſes de la cathédrale. Ie vivois alors à Strasbourg dans la rue Saint-Arbogaſte, l'eſprit tout occupé de mon art, mais n'ayant pu parvenir encore à rien de bien. Dans ce temps, — tu le ſais, Laurent! — la vie s'écouloit pour moi aſſez chétivement. Depuis longtemps je n'avois reçu aucun envoi de Maïence, & l'héritage de mes pères s'étoit diſſipé dans des expériences fort diverſes, toutes ſelon moi capables de me procurer des gains qui devoient me mettre en état de pourſuivre mon idée. Ma vie en étoit à ſon midi plein, & il me devenoit néceſſaire de m'adonner à un métier plus lucratif; je me mis à polir des miroirs & des pierres, je gravai ſur bois des figures & des ornements, & je m'aſſociai avec ces Strasbourgeois qui, plus tard, devoient me traiter ſi mal, avec cet André Dritzehn, Heilmann & d'autres.

» Il pouvoit y avoir un an ou deux que nous pourſuivions enſemble notre commerce, eux fourniſſoient les fonds, moi je prêtois les outils, j'enſeignois de mon mieux le métier à mes aſſociés.

» Nous nous promettions une riche moiſſon de ce pèlerinage à Aix-la-Chapelle, où l'on voyoit alors venir des gens de toutes les nations, le François fanfaron avec ſa Damoiſelle bien accoutrée, l'Eſpagnol orgueilleux, les

belles femmes voilées de Venife, & celles de toutes les autres grandes villes d'Italie. Nous pouvions efpérer débiter mainte bonne pièce de nos marchandifes. Une autre raifon encore contribuoit à m'éloigner de Strasbourg. I'avois été quelque temps fiancé à une jeune Alfacienne qui fe nommoit *Ennel à la porte de fer.* Ie penfois bien dans mon for intérieur à l'emmener avec moi au pays, amoureux que j'étois de fes yeux noirs & de fa fine & belle taille; Dieu & les parents d'Ennel en décidèrent autrement. I'aime à croire qu'elle fut innocente de la chofe, car c'étoit une brave fille qui, je peux le dire, m'aimoit de tout fon cœur; feulement, prétendoient les mauvaifes langues, elle étoit un peu légère, plus attachée aux chofes de ce monde qu'il n'auroit convenu à une Chrétienne, furtout à une Allemande. Les parents d'Ennel ne trouvoient rien à redire à ma vie, finon qu'ils auroient voulu à mes efforts un but en apparence plus relevé, & ne fe confoloient pas de me voir refter conftamment dans mon atelier chéri, penché fur mes livres, ne fongeant qu'à mes effais. Le père me croyoit des goûts fort vulgaires, & difoit que, fi je ne changeois pas, il n'auroit pas pour fa part grande envie de donner fa fille à un pareffeux, à un rêveur de mon efpèce. Il étoit homme riche, de grande parenté & confidéré à Strasbourg. On comprend que de ce moment je n'aie jamais repaffé le feuil de fa maifon. I'avois atteint ma quarantième année en tout bien tout honneur, & n'avois aucune envie d'échanger mon exiftence pour celle d'un clerc bon à griffonner comme un chat; non, non, à d'autres qu'à moi le métier!

» I'eus du regret de devoir renoncer à la jeune fille, bien que le temps ne dût pas tarder à m'apprendre qu'a-

près tout je n'avois pas reſſenti pour Ennel un amour bien profond; auſſi ce voyage à Aix-la-Chapelle au temps du pèlerinage me parut-il venir on ne peut plus à propos. Au mois de Iuin Dritzehn, Heilman, Voigt, Niffe & moi, nous nous mîmes en route en compagnie de deux fortes bêtes de ſomme chargées de nos pierres, de nos miroirs, de nos images de Saints; nous étions joyeux & n'avions qu'une crainte, celle que nos chevaux ne fuſſent pas en état de rapporter le pécule que nous comptions gagner à Aix-la-Chapelle; nous ne prîmes pas la voie d'eau, parce que nous comptions débiter beaucoup de nos marchandiſes le long de la route.

» Ne me demandez pas de vous décrire la foule, le flot populaire que nous trouvâmes s'étendant juſqu'en dehors des murailles de la ville ſainte. Ma mémoire ne peut ſe rappeler ce que mes yeux aujourd'hui fermés à la lumière virent dans ce temps. Toutes les rues, toutes les places étoient encombrées de pèlerins du pays ou étrangers, nobles ou plébéiens, ſains ou infirmes. La nuit ils campoient devant les portes ſous des cabanes de bois, ou ſous des toiles ornées de branches de ſapins qui étinceloient de milliers de cierges. De bonne heure le matin, dès que commençoient les proceſſions ſaintes, il les falloit voir ſe précipiter vers les portes de la cathédrale pour y toucher de leurs lèvres frémiſſantes la châſſe révérée, ou pour offrir à la Vierge mère de Dieu, les uns un cierge, les autres un calice, d'autres enfin leurs larmes ou une prière muette. Quand les cloches avoient fini de ſonner, les boutiques & les échoppes s'ouvroient de toutes parts, alors Iuifs & Chrétiens de crier à l'envi; l'on voyoit des charlatans, des chanteurs, des lanſquenets coudoyant des pourpoints de ſoie, des chapeaux de car-

dinaux, des manteaux de princes; — des malades plongeoient leurs membres endoloris dans les ſources chaudes; — ceux qui ſe croyoient guéris offroient à la Vierge un cœur d'argent ou une jambe de cire; — des beaux ſe promenoient dans la foule avec leurs maîtreſſes; — des ſoldats jouoient aux dés ſur des tambours; — des moines portant la croix & la bannière accompagnoient un convoi funèbre; — enfin l'on apercevoit ici & là des maſques. La tête me tourne rien que de penſer à tout cela, & il me ſemble avoir encore dans les oreilles le tapage inceſſant de cette grande foule. I'étois alors un homme dans toute la force de l'âge; rien n'auroit pu m'arrêter, au contraire, il n'y avoit jamais d'aſſez grand fracas pour moi. De même qu'un poiſſon nage dans l'eau courante, de même auſſi je m'élançois au milieu de ce flot humain, regardant partout, hurlant avec ceux qui hurloient, & ceux qui m'obligeoient à mettre au poing ma vieille rapière pouvoient vite ſe douter que le deſcendant des gentilſhommes de Maïence n'en étoit pas à ſon coup d'eſſai.

» Ie ne m'entendois pas trop à faire le commerce, mes aſſociés le prétendoient du moins; le ſoir, quand nous avions à partager, il me parut ſouvent qu'ils avoient dîmé ma part; je leur manifeſtai mes ſoupçons, car après tout il me falloit pour vivre tirer de l'eſcarcelle quelque choſe, & le temps ne me manquoit nullement pour ſonger à mes projets, me livrer à mes travaux.

» I'étois depuis trois jours à Aix-la-Chapelle; comme je me tenois un matin ſur le ſeuil de l'échoppe où André Dritzehn avoit expoſé nos miroirs....... » Ici, lecteur, au moment où il étendit les mains pour toucher la tête de Claude, vous auriez vu une dernière rougeur colorer les

joues du vieillard......; « parmi les curieux qui nous entouroient, admirant nos miroirs d'acier poli, ſe trouvoit une jeune fille qui, tout à coup bruſquement repouſſée par la foule, eut à peine le temps de jeter un coup d'œil furtif ſur nos tréſors. Ses yeux m'avoient tant plu, que lui faiſant un ſigne, je lui dis: « Avancez ſeulement, petite fille! » Elle ne ſavoit pas que c'étoit à elle que je m'adreſſois; je lui répétai mon invitation de ne-pas reſter en arrière; elle ne me comprit point encore; je voulus lui prendre la main, elle la retira bruſquement: « Ie ne ſuis pas Allemande, me dit-elle en rougiſſant, je ſuis Françoiſe, du faubourg Saint-Antoine, à Paris, ſi vous y avez jamais été. » Ie dus avouer en riant que non. Bien que je ne compriſſe pas trop le françois de la jeune fille, j'en ſaiſiſſois cependant aſſez pour être en état de lui répondre.

« Iolie Françoiſe, lui dis-je, ne veux-tu donc pas prendre un de nos miroirs bien polis? »

« Hélas! non, Monſieur. »

« Tu as tort; quand on poſſède un joli minois comme le tien, on devroit faire emplette d'un meuble pareil. » Parlant de la ſorte je lui avois en plaiſantant pris le menton, & je la forçai de relever ſon délicieux viſage qu'elle tenoit obſtinément baiſſé vers la terre. Elle me regarda avec ſes grands yeux d'un air moitié de prière, moitié de reproche, puis elle voulut ſe dégager; je tins bon, & lui préſentant l'un de nos plus beaux miroirs, celui-là même que vous avez ici ſous vos yeux: « Eh bien, lui dis-je, regarde-toi donc, petite incrédule. » Un cri de ſurpriſe échappa à ſa bouche finement découpée quand elle vit ſa joue toute rougiſſante ſe répéter dans le métal poli; jamais ſans doute il ne lui avoit été donné

de contempler ſon image auſſi complète; ſa-beauté, ſembloit-il, frappoit ſon regard pour la première fois. I'inſiſtai pour qu'elle achetât le miroir, elle héſitoit; on voyoit le déſir qu'elle avoit de le poſſéder, mais tout à coup elle le repoſa précipitamment ſur le banc & ſe ſauva: « Ie ne veux pas,..... » s'écria-t-elle, & ſoudain rentra dans la foule qui nous entouroit. Ie la ſuivis. Notre échoppe ſe trouvoit ſur la place de la cathédrale, je rejoignis la fugitive proche de l'égliſe: « Pourquoi ne le veux-tu donc pas? » — « Monſieur!.... » — « Parle ſans honte, avec moi tu le peux.... » — « Parce que je n'ai pas d'argent pour le payer, votre miroir. Tenez, voici un denier, le ſeul qui me reſte, il eſt deſtiné à acheter deux mains d'ivoire, que ma mère offre à Marie pleine de grâces, pour la remercier de ſa guériſon. »

» L'amour filial de la jeune fille, qui parloit plus éloquemment encore dans ſes yeux que dans ſes paroles, me toucha profondément. Ie la queſtionnai ſur ſa mère, ſur ſon pays, je lui demandai ſon nom; elle me raconta avec une aimable franchiſe qu'elle ſe nommoit Giſquette, & qu'elle étoit du faubourg Saint-Antoine, de la grande ville de Paris, où je n'aurois aſſurément pas été chercher cette fleur pure & ſans tache. Elle ajouta que c'étoit un vœu de ſa mère qui l'avoit fait venir à Aix-la-Chapelle avec ſon frère Iacques, afin d'apporter une offrande à la Vierge en remerciement de la guériſon merveilleuſe de ſa vieille mère, laquelle étoit malade & impotente.

« Comment, lui demandai-je alors, comptes-tu retourner chez toi, de quelle manière feras-tu ce long chemin, toi qui n'es qu'une pauvre fille ſans reſſources, car ce denier que tu viens de me montrer fait toute ta fortune? » — « Monſieur, me répondit-elle avec l'inſouciante

ciante gaieté de ſa nation, je m'en retournerai comme je ſuis venue. Frère Iacques eſt un ſavant, il conte; chemin faiſant il chantera des fabliaux, & moi je l'accompagnerai avec mon luth; c'eſt ainſi que ſur notre route nous ſaluons les couvents & les maiſons hoſpitalières, dont, grâces en ſoient rendues à Dieu & à ſes Saints, il ne manque nulle part. Frère Iacques, continua-t-elle avec un orgueil de ſœur, a déjà chanté ici à Aix-la-Chapelle par-devant de grands & puiſſants ſeigneurs; chez nous il eſt connu dans tout le quartier. Une fois, lors de la grande moralité jouée dans la *Grand'ſalle*, c'eſt lui qui faiſoit Mercure, & il avoit aux épaules deux grandes ailes que je lui avois couſues moi-même avec de la gaze; je vous aſſure, Monſieur, qu'il avoit ainſi très-bonne figure, & récitoit ſes belles rimes à merveille! »

» Ai-je beſoin de vous dire, ô mes chers compagnons, à quel point mon cœur ſe ſentit tout d'abord attiré vers la jeune fille? Ie la ramenai à notre échoppe, & lui préſentant le miroir qu'un inſtant auparavant elle conſidéroit avec tant d'envie: « Prends-le, mon enfant, lui dis-je, & garde-le en ſouvenir de cette heure auſſi bien qu'en ſouvenir d'un ami que t'a acquis ta piété filiale! » Longtemps elle refuſa d'accepter, & comme André, qui tenoit la boutique ce jour-là, me fit des reproches de ce que je donnois notre marchandiſe au lieu de la vendre, elle me rendit le miroir en me diſant: « Merci, mon bon Monſieur! il ne ſera pas dit que vous deviez avoir le moindre ennui à cauſe de la vanité d'une pauvre fille! »

» Si les paroles & les ſentiments tout mercantiles de Heilmann m'avoient fait monter le rouge au viſage, combien ce triſte refus de Giſquette acheva de m'irriter. Détachant bruſquement mon eſcarcelle de ma cein-

ture, je jetai en grommelant ſur le banc de l'échoppe la valeur du miroir, que je pris d'une main, tandis que de l'autre je m'efforçois d'entraîner la jeune fille loin de ce lieu, hors de la foule.

» Claude! nous paſſâmes ſept jours enſemble, Giſquette & moi, à Aix-la-Chapelle, ſept jours entiers, jours heureux qui ne ſortiront jamais de ma mémoire. Ie ne quittai Giſquette pas plus que ſon ombre; elle, la pauvre enfant au cœur ſimple & pur, me voua, à moi indigne, ſon premier amour. Au bout de ce temps nous nous ſéparâmes — pour ne plus nous revoir — & aujourd'hui..... »

Iean Gutenberg ſe tut; de nouveau il ſerra ſur ſon ſein le fils de Giſquette, ce fils qu'il venoit de retrouver. Claude, pour compléter le récit de ſon père, n'eut que peu de choſe à ajouter, il raconta au vieux maître la vie malheureuſe de Giſquette; il lui dit comment elle n'avoit jamais manqué à la foi promiſe, & comment, ſur ſon lit de mort, elle s'étoit plu à le léguer lui, Claude, comme un dernier gage d'affection, à ſon ami abſent.

Quand le jeune homme eut ceſſé de parler, un ſilence ſolennel s'établit dans la pauvre cabane; Claude ſe tenoit à genoux devant Gutenberg, & le fidèle Beildeck repaiſſoit ſes regards de cette vue; le vieillard avec ſes yeux frappés de cécité, avec ſa chevelure qui tomboit en boucles blanches, ſa longue barbe vénérable flottante ſur cette poitrine oppreſſée par les ſouvenirs du paſſé, agitée par les émotions du préſent....... ah! quiconque eût vu Gutenberg en cet inſtant n'auroit pu s'empêcher de le comparer à Oedipe dans les bras d'Antigone; il étoit courbé, vieux, affoibli par l'âge, ce n'en étoit pas moins la tête d'un roi & le cœur d'un père!

« Ie vous le dis en vérité, ainſi parla Gutenberg d'une lèvre tremblante, oui, je vous le dis en vérité, la mort qui s'approche eſt pour moi une arrivée au port pleine de béatitude! L'amour me conduit ici-bas, il me recevra ſur l'autre bord; c'eſt des œuvres les meilleures dont il eſt écrit, qu'elles n'abandonneront pas le juſte, mais qu'elles le ſuivront. L'art & la ſcience que nous pourſuivons ſans relâche, le bruit & la gloire qui doivent porter notre nom à la poſtérité, ſont l'airain ſonore & la cymbale qui retentit en comparaiſon des paroles d'amour, d'un amour pur, divin & humain. Oui, je penſe que ma vie n'aura pas été entièrement perdue pour les autres, que la ſemence que j'ai répandue ſur la terre germera & deviendra un arbre ſous le feuillage duquel les générations à venir pourront ſe repoſer. Mon œuvre aura été de délivrer la penſée de ſes liens, de donner des ailes à la parole; l'une & l'autre, grâce à mon invention, parcourront un jour indépendantes & légères la terre métamorphoſée! elles porteront mon nom à l'immortalité. Mais voici, je ſerois néanmoins deſcendu dans la tombe ſans conſolation & ſans repos, ſi je n'avois eu que la lumière de la raiſon pour éclairer mon ſentier ténébreux([a]); un fils vient de m'être rendu, & ma vie n'ira plus ſe perdre dans un affreux déſert. L'homme reſtera toujours homme; ſon cœur ne peut vivre éternellement

([a]) *Je ne veux pas, dit l'auteur de la Mort de Gutenberg, mettre ſur le compte de la fiction ſeule la cécité de mon héros; mes lecteurs me permettront de leur citer le témoignage d'un homme contemporain de Gutenberg, Wimpheling de Schleſtadt qui, à l'âge de* 15 *ans, vint dans l'année* 1465 *à Straſbourg: il dit expreſſément, en parlant de Gutenberg, dans ſon catalogue des Evêques de Straſbourg, écrit en* 1508 : ductu cujuſdam Iohannis Genſfleiſch , ex ſenio cœci.

de gloire & d'efpérance; l'amour demeurera toujours la meilleure part de fon être; c'eft pourquoi je donnerois mon œuvre entière pour toi, Claude, qui m'es plus encore que mon art: tu es mon fils, l'envoyé de Gifquette qui me vient d'une bienheureufe éternité! »

* *
*

Iean Gutenberg mourut dans le dénuement, il mourut abandonné. Sa mort n'excita aucun intérêt chez fes indifférents, chez fes ingrats contemporains. C'eft fur la foi feule d'un document poudreux, lequel même ne fait pas directement mention de l'inventeur de l'imprimerie, que nous avons appris que Iean Gutenberg dut être réuni à fes pères vers le 24 Février 1468; dans quel lieu? la chofe eft incertaine, & même à cette heure ne faurions-nous rien de plus à ce fujet, fi l'infcription qu'un des parents de l'imprimeur, Adam Gelthuss, a compofée en fon honneur ne nous étoit par hafard tombée entre les mains. Elle eft en latin, & dit que les os de Gutenberg repofent dans l'églife de Saint-François, à Maïence.

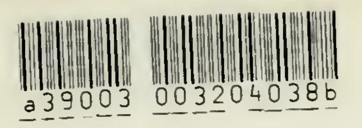
Voilà pour l'hiftoire; quant à nous, c'eft avec un fentiment douloureux & la rougeur au front que nous allons clore ce feuillet de notre livre où nous racontons les faits & difcours dignes d'admiration & la mort de celui qui a découvert le plus remarquable, le plus merveilleux de tous les arts, celui qui eft deftiné à renouveler le monde.

La poéfie, en compofant un tableau dont la trame a été de nos jours recueillie fil à fil dans le fein ténébreux

des archives, a pris ſur elle de faire luire un rayon lumineux ſur les derniers jours du grand inventeur, de jeter ſur ſa tombe un rameau de paix & d'eſpérance; n'étoit-ce pas là ſon droit, & a-t-elle beſoin de ſe juſtifier? Selon nous, le devoir le plus noble de l'intelligence, comme ſon plus glorieux apanage, c'eſt d'éclairer, de réconcilier, de remettre en lumière, quand la vie ſurtout n'a laiſſé après elle que quelques ombres vagues & une tombe inconnue.

* * *


EN TOVT BIEN


a39003 003204038b

